The Project Gutenberg eBook, Pauline, by George Sand

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with

almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or

re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included

with this eBook or online at www.gutenberg.net

Title: Pauline

Author: George Sand

Release Date: May 26, 2004 [eBook #12447]

Language: French

\*\*\*START OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK PAULINE\*\*\*

GEORGE SAND

PAULINE

NOTICE

J'avais commencé ce roman en 1832, à Paris, dans une mansarde où je me

plaisais beaucoup. Le manuscrit s'égara: je crus l'avoir jeté au feu

par mégarde, et comme, au bout de trois jours, je ne me souvenais déjà

plus de ce que j'avais voulu faire (ceci n'est pas mépris de l'art ni

légèreté à l'endroit du public, mais infirmité véritable), je ne

songeai point à recommencer. Au bout de dix ans environ, en ouvrant un

\_in-quarto\_ à la campagne, j'y retrouvai la moitié d'un volume

manuscrit intitulé \_Pauline\_. J'eus peine à reconnaître mon écriture,

tant elle était meilleure que celle d'aujourd'hui. Est-ce que cela ne

vous est pas souvent arrivé à vous-même, de retrouver toute la

spontanéité de votre jeunesse et tous les souvenirs du passé dans la

netteté d'une majuscule et dans le laisser-aller d'une ponctuation? Et

les fautes d'orthographe que tout le monde fait, et dont on se corrige

tard, quand on s'en corrige, est-ce qu'elles ne repassent pas

quelquefois sous vos yeux comme de vieux visages amis? En relisant ce

manuscrit, la mémoire de la première donnée me revint aussitôt, et

j'écrivis le reste sans incertitude.

Sans attacher aucune importance à cette courte peinture de l'esprit

provincial, je ne crois pas avoir faussé les caractères donnés par les

situations; et la morale du conte, s'il faut en trouver une, c'est que

l'extrême gêne et l'extrême souffrance, sont un terrible milieu pour

la jeunesse et la beauté. Un peu de goût, un peu d'art, un peu de

poésie ne seraient point incompatibles, même au fond des provinces,

avec les vertus austères de la médiocrité; mais il ne faut pas que la

médiocrité touche à la détresse; c'est là une situation que ni l'homme

ni la femme, ni la vieillesse ni la jeunesse, ni même l'âge mûr, ne

peuvent regarder comme le développement normal de la destinée

providentielle.

GEORGE SAND.

20 mars 1859

PAULINE

I.

Il y a trois ans, il arriva à Saint-Front, petite ville fort laide qui

est située dans nos environs et que je ne vous engage pas à chercher

sur la carte, même sur celle de Cassini, une aventure qui fit beaucoup

jaser, quoiqu'elle n'eût rien de bien intéressant par elle-même, mais

dont les suites furent fort graves, quoiqu'on n'en ait rien su.

C'était par une nuit sombre et par une pluie froide. Une chaise de

poste entra dans la cour de l'auberge du \_Lion couronné\_. Une voix de

femme demanda des chevaux, \_vite, vite!\_... Le postillon vint lui

répondre fort lentement que cela était facile à dire; qu'il n'y avait

pas de chevaux, vu que l'épidémie (cette même épidémie qui est en

permanence dans certains relais sur les routes peu fréquentées) en

avait enlevé trente-sept la semaine dernière; qu'enfin on pourrait

partir dans la nuit, mais qu'il fallait attendre que l'attelage qui

venait de conduire la patache fût un peu rafraîchi. -- Cela sera-t-il

bien long? demanda le laquais empaqueté de fourrures qui était

installé sur le siège. -- C'est l'affaire d'une heure, répondit le

postillon à demi débotté; nous allons nous mettre tout de suite à

manger l'avoine.

Le domestique jura; une jeune et jolie femme de chambre qui avançait à

la portière sa tête entourée de foulards en désordre, murmura je ne

sais quelle plainte touchante sur l'ennui et la fatigue des voyages.

Quant à la personne qu'escortaient ces deux laquais, elle descendit

lentement sur le pavé humide et froid, secoua sa pelisse doublée de

martre, et prit le chemin de la cuisine sans proférer une seule

parole.

C'était une jeune femme d'une beauté vive et saisissante, mais pâlie

par la fatigue. Elle refusa l'offre d'une chambre, et, tandis que ses

valets préférèrent s'enfermer et dormir dans la berline, elle s'assit,

devant le foyer, sur la chaise classique, ingrat et revêche asile du

voyageur résigné. La servante, chargée de veiller son quart de nuit,

se remit à ronfler, le corps plié sur un banc et la face appuyée sur

la table. Le chat, qui s'était dérangé avec humeur pour faire place à

la voyageuse, se blottit de nouveau sur les cendres tièdes. Pendant

quelques instants il fixa sur elle des yeux verts et luisants pleins

de dépit et de méfiance; mais peu à peu sa prunelle se resserra et

s'amoindrit jusqu'à n'être plus qu'une mince raie noire sur un fond

d'émeraude. Il retomba dans le bien-être égoïste de sa condition, fit

le gros dos, ronfla sourdement en signe de béatitude, et finit par

s'endormir entre les pattes d'un gros chien qui avait trouvé moyen de

vivre en paix avec lui, grâce à ces perpétuelles concessions que, pour

le bonheur des sociétés, le plus faible impose toujours au plus fort.

La voyageuse essaya vainement de s'assoupir. Mille images confuses

passaient dans ses rêves et la réveillaient en sursaut. Tous ces

souvenirs puérils qui obsèdent parfois les imaginations actives se

pressèrent dans son cerveau et s'évertuèrent à le fatiguer sans but et

sans fruit, jusqu'à ce qu'enfin une pensée dominante s'établit à leur

place.

«Oui, c'était une triste ville, pensa la voyageuse, une ville aux rues

anguleuses et sombres, au pavé raboteux; une ville laide et pauvre

comme celle-ci m'est apparue à travers la vapeur qui couvrait les

glaces de ma voiture. Seulement il y a dans celle-ci un ou deux,

peut-être trois réverbères, et là-bas il n'y en avait pas un seul.

Chaque piéton marchait avec son falot après l'heure du couvre-feu.

C'était affreux, cette pauvre ville, et pourtant j'y ai passé des

années de jeunesse et de force! J'étais bien autre alors... J'étais

pauvre de condition, mais j'étais riche d'énergie et d'espoir. Je

souffrais bien! ma vie se consumait dans l'ombre et dans l'inaction;

mais qui me rendra ces souffrances d'une âme agitée par sa propre

puissance? Ô jeunesse du coeur! qu'êtes-vous devenue?...» Puis, après

ces apostrophes un peu emphatiques que les têtes exaltées prodiguent

parfois à la destinée, sans trop de sujet peut-être, mais par suite

d'un besoin inné qu'elles éprouvent de dramatiser leur existence à

leurs propres yeux, la jeune femme sourit involontairement, comme si

une voix intérieure lui eût répondu qu'elle était heureuse encore; et

elle essaya de s'endormir, en attendant que l'heure fût écoulée.

La cuisine de l'auberge n'était éclairée que par une lanterne de fer

suspendue au plafond. Le squelette de ce luminaire dessinait une large

étoile d'ombre tremblotante sur tout l'intérieur de la pièce, et

rejetait sa pâle clarté vers les solives enfumées du plafond.

L'étrangère était donc entrée sans rien distinguer autour d'elle, et

l'état de demi-sommeil où elle était l'avait d'ailleurs empêchée de

faire aucune remarque sur le lieu où elle se trouvait.

Tout à coup l'éboulement d'une petite avalanche de cendre dégagea deux

tisons mélancoliquement embrassés; un peu de flamme frissonna,

jaillit, pâlit, se ranima, et grandit enfin jusqu'à illuminer tout

l'intérieur de l'âtre. Les yeux distraits de la voyageuse, suivant

machinalement ces ondulations de lumière, s'arrêtèrent tout à coup sur

une inscription qui ressortait en blanc sur un des chambranles noircis

de la cheminée. Elle tressaillit alors, passa la main sur ses yeux

appesantis, ramassa un bout de branche embrasée pour examiner les

caractères, et la laissa retomber en s'écriant d'une voix émue: -- Ah

Dieu! où suis-je? est-ce un rêve que je fais?

À cette exclamation, la servante s'éveilla brusquement, et, se

tournant vers elle, lui demanda si elle l'avait appelée.

-- Oui, oui, s'écria l'étrangère; venez ici. Dites-moi, qui a écrit

ces deux noms sur le mur?

-- Deux noms? dit la servante ébahie; quels noms?

-- Oh! dit l'étrangère en se parlant avec une sorte d'exaltation, son

nom et le mien, Pauline, Laurence! Et cette date! \_10 février 182...\_!

Oh! dites-moi, dites-moi pourquoi ces noms et cette date sont ici?

-- Madame, répondit la servante, je n'y avais jamais fait attention,

et d'ailleurs je ne sais pas lire.

-- Mais où suis-je donc? comment nommez-vous cette ville? N'est-ce pas

Villiers, la première poste après L...?

-- Mais non pas, Madame; vous êtes à Saint-Front, route de Paris,

hôtel du \_Lion couronné\_.

-- Ah ciel! s'écria la voyageuse avec force en se levant tout à coup.

La servante épouvantée la crut folle et voulut s'enfuir; mais la jeune

femme l'arrêtant:

-- Oh! par grâce, restez, dit-elle, et parlez-moi! Comment se fait-il

que je sois ici? Dites-moi si je rêve? Si je rêve, éveillez-moi!

-- Mais, Madame, vous ne rêvez pas, ni moi non plus, je pense,

répondit la servante. Vous vouliez donc aller à Lyon? Eh bien! mon

Dieu, vous aurez oublié de l'expliquer au postillon, et tout

naturellement il aura cru que vous alliez à Paris. Dans ce temps-ci,

toutes les voitures de poste vont à Paris.

-- Mais je lui ai dit moi-même que j'allais à Lyon.

-- Oh dame! c'est que Baptiste est sourd à ne pas entendre le canon,

et avec cela qu'il dort sur son cheval la moitié du temps, et que ses

bêtes sont accoutumées à la route de Paris dans ce temps-ci...

-- À Saint-Front! répétait l'étrangère. Oh! singulière destinée qui me

ramène aux lieux que je voulais fuir! J'ai fait un détour pour ne

point passer ici, et, parce que je me suis endormie deux heures, le

hasard m'y conduit à mon insu! Eh bien! c'est Dieu peut-être qui le

veut. Sachons ce que je dois retrouver ici de joie ou de douleur.

Dites-moi, ma chère, ajouta-t-elle en s'adressant à la fille

d'auberge, connaissez-vous dans cette ville mademoiselle Pauline D...?

-- Je n'y connais personne, Madame, répondit la fille; je ne suis dans

ce pays que depuis huit jours.

-- Mais allez me chercher une autre servante, quelqu'un! je veux le

savoir! Puisque je suis ici, je veux tout savoir. Est-elle mariée?

est-elle morte? Allez, allez, informez-vous de cela; courez donc!

La servante objecta que toutes les servantes étaient couchées, que le

garçon d'écurie et les postillons ne connaissaient au monde que leurs

chevaux. Une prompte libéralité de la jeune dame la décida à aller

réveiller \_le chef\_, et, après un quart d'heure d'attente, qui parut

mortellement long à notre voyageuse, on vint enfin lui apprendre que

mademoiselle Pauline D... n'était point mariée, et qu'elle habitait

toujours la ville. Aussitôt l'étrangère ordonna qu'on mît sa voiture

sous la remise et qu'on lui préparât une chambre.

Elle se mit au lit en attendant le jour, mais elle ne put dormir. Ses

souvenirs, assoupis ou combattus longtemps, reprenaient alors toute

leur puissance; elle reconnaissait toutes les choses qui frappaient sa

vue dans l'auberge du \_Lion couronné\_. Quoique l'antique hôtellerie

eût subi de notables améliorations depuis dix ans, le mobilier était

resté à peu près le même; les murs étaient encore revêtus de

tapisseries qui représentaient les plus belles scènes de l'Astrée; les

bergères avaient des reprises de fil blanc sur le visage, et les

bergers en lambeaux flottaient suspendus à des clous qui leur

perçaient la poitrine. Il y avait une monstrueuse tête de guerrier

romain dessinée à l'estompe par la fille de l'aubergiste, et encadrée

dans quatre baguettes de bois peint en noir; sur la cheminée, un

groupe de cire, représentant Jésus à la crèche, jaunissait sous un

dais de verre filé.

-- Hélas! se disait la voyageuse, j'ai habité plusieurs jours cette

même chambre, il y a douze ans, lorsque je suis arrivée ici avec ma

bonne mère! C'est dans cette triste ville que je l'ai vue dépérir de

misère et que j'ai failli la perdre. J'ai couché dans ce même lit la

nuit de mon départ! Quelle nuit de douleur et d'espoir, de regret et

d'attente! Comme elle pleurait, ma pauvre amie, ma douce Pauline, en

m'embrassant sous cette cheminée où je sommeillais tout à l'heure sans

savoir où j'étais! Comme je pleurais, moi aussi, en écrivant sur le

mur son nom au-dessous du mien, avec la date de notre séparation!

Pauvre Pauline! quelle existence a été la sienne depuis ce temps-là?

l'existence d'une vieille fille de province! Cela doit être affreux!

Elle si aimante, si supérieure à tout ce qui l'entourait! Et pourtant

je voulais la fuir, je m'étais promis de ne la revoir jamais! -- Je

vais peut-être lui apporter un peu de consolation, mettre un jour de

bonheur dans sa triste vie! -- Si elle me repoussait pourtant! Si elle

était tombée sous l'empire des préjugés!... Ah! cela est évident,

ajouta tristement la voyageuse; comment puis-je en douter? N'a-t-elle

pas cessé tout à coup de m'écrire en apprenant le parti que j'ai pris?

Elle aura craint de se corrompre ou de se dégrader dans le contact

d'une vie comme la mienne! Ah! Pauline! elle m'aimait tant, et elle

aurait rougi de moi!... je ne sais plus que penser... À présent que je

me sens si près d'elle, à présent que je suis sûre de la retrouver

dans la situation où je l'ai connue, je ne peux plus résister au désir

de la voir. Oh! je la verrai, dût-elle me repousser! Si elle le fait,

que la honte en retombe sur elle! j'aurai vaincu les justes défiances

de mon orgueil, j'aurai été fidèle à la religion du passé; c'est elle

qui se sera parjurée!

Au milieu de ces agitations, elle vit monter le matin gris et froid

derrière les toits inégaux des maisons déjetées qui s'accoudaient

disgracieusement les unes aux autres. Elle reconnut le clocher qui

sonnait jadis ses heures de repos ou de rêverie; elle vit s'éveiller

les bourgeois en classiques bonnets de coton; et de vieilles figures

dont elle avait un confus souvenir, apparurent toutes renfrognées aux

fenêtres de la rue. Elle entendit l'enclume du forgeron retentir sous

les murs d'une maison décrépite; elle vit arriver au marché les

fermiers en manteau bleu et en coiffe de toile cirée; tout reprenait

sa place et conservait son allure comme aux jours du passé. Chacune de

ces circonstances insignifiantes faisait battre le coeur de la

voyageuse, quoique tout lui semblât horriblement laid et pauvre.

-- Eh quoi! disait-elle, j'ai pu vivre ici quatre ans, quatre ans

entiers sans mourir! j'ai respiré cet air, j'ai parlé à ces gens-là,

j'ai dormi sous ces toits couverts de mousse, j'ai marché dans ces

rues impraticables! et Pauline, ma pauvre Pauline vit encore au milieu

de tout cela, elle qui était si belle, si aimable, si instruite, elle

qui aurait régné et brillé comme moi sur un monde de luxe et d'éclat!

Aussitôt que l'horloge de la ville eut sonné sept heures, elle acheva

sa toillette à la hâte; et, laissant ses domestiques maudire l'auberge

et souffrir les incommodités du déplacement avec cette impatience et

cette hauteur qui caractérisent les laquais de bonne maison, elle

s'enfonça dans une des rues tortueuses qui s'ouvraient devant elle,

marchant sur la pointe du pied avec l'adresse d'une Parisienne, et

faisant ouvrir de gros yeux à tous les bourgeois de la ville, pour qui

une figure nouvelle était un grave événement.

La maison de Pauline n'avait rien de pittoresque, quoiqu'elle fût fort

ancienne. Elle n'avait conservé, de l'époque où elle fut bâtie, que le

froid et l'incommodité de la distribution; du reste, pas une tradition

romanesque, pas un ornement de sculpture élégante ou bizarre, pas le

moindre aspect de féodalité romantique. Tout y avait l'air sombre et

chagrin, depuis la figure de cuivre ciselée sur le marteau de la

porte, jusqu'à celle de la vieille servante non moins laide et

rechignée qui vint ouvrir, toisa l'étrangère avec dédain, et lui

tourna le dos après lui avoir répondu sèchement: \_Elle y est\_.

La voyageuse éprouva une émotion à la fois douce et déchirante en

montant l'escalier en vis auquel une corde luisante servait de rampe.

Cette maison lui rappelait les plus fraîches années de sa vie, les

plus pures scènes de sa jeunesse; mais, en comparant ces témoins de

son passé au luxe de son existence présente, elle ne pouvait

s'empêcher de plaindre Pauline, condamnée à végéter là comme la mousse

verdâtre qui se traînait sur les murs humides.

Elle monta sans bruit et poussa la porte, qui roula sur ses gonds en

silence. Rien n'était changé dans la grande pièce, décorée par les

hôtes du titré de salon. Le carreau de briques rougeâtres bien lavées,

les boiseries brunes soigneusement dégagées de poussière, la glace

dont le cadre avait été doré jadis, les meubles massifs brodés au

petit point par quelque aïeule de la famille, et deux ou trois

tableaux de dévotion légués par l'oncle, curé de la ville, tout était

précisément resté à la même place et dans le même état de vétusté

robuste depuis dix ans, dix ans pendant lesquels l'étrangère avait

vécu des siècles! Aussi tout ce qu'elle voyait la frappait comme un

rêve.

La salle, vaste et basse, offrait à l'oeil une profondeur terne qui

n'était pourtant pas sans charme. Il y avait, dans le vague de la

perspective, de l'austérité et de la méditation, comme dans ces

tableaux de Rembrandt où l'on ne distingue, sur le clair-obscur,

qu'une vieille figure de philosophe ou d'alchimiste brune et terreuse

comme les murs, terne et maladive comme le rayon habilement ménagé où

elle nage. Une fenêtre à carreaux étroits et montés en plomb, ornée de

pots de basilic et de géranium, éclairait seule cette vaste pièce;

mais une suave figure se dessinait dans la lumière de l'embrasure, et

semblait placée là, comme à dessein, pour ressortir seule et par sa

propre beauté dans le tableau: c'était Pauline.

Elle était bien changée, et, comme la voyageuse ne pouvait voir son

visage, elle douta longtemps que ce fût elle. Elle avait laissé

Pauline plus petite de toute la tête, et maintenant Pauline était

grande et d'une ténuité si excessive qu'on eût dit qu'elle allait se

briser en changeant d'attitude; elle était vêtue de brun, avec une

petite collerette d'un blanc scrupuleux et d'une égalité de plis

vraiment monastique. Ses beaux cheveux châtains étaient lissés sur ses

tempes avec un soin affecté; elle se livrait à un ouvrage classique,

ennuyeux, odieux à toute organisation pensante: elle faisait de

très-petits points réguliers avec une aiguille imperceptible sur un

morceau de batiste dont elle comptait la trame fil par fil. La vie de

la grande moitié des femmes se consume, en France, à cette solennelle

occupation.

Quand la voyageuse eut fait quelques pas, elle distingua, dans la

clarté de la fenêtre, les lignes brillantes du beau profil de Pauline:

ses traits réguliers et calmes, ses grands yeux voilés et nonchalants,

son front pur et uni, plutôt découvert qu'élevé, sa bouche délicate

qui semblait incapable de sourire. Elle était toujours admirablement

belle et jolie! mais elle était maigre et d'une pâleur uniforme, qu'on

pouvait regarder comme passée à l'état chronique. Dans le premier

instant, son ancienne amie fut tentée de la plaindre; mais, en

admirant la sérénité profonde de ce front mélancolique doucement

penché sur son ouvrage, elle se sentit pénétrée de respect bien plus

que de pitié.

Elle resta donc immobile et muette à la regarder; mais, comme si sa

présence se fût révélée à Pauline par un mouvement instinctif du

coeur, celle-ci se tourna tout à coup vers elle et la regarda fixement

sans dire un mot et sans changer de visage.

-- Pauline! ne me reconnais-tu pas? s'écria l'étrangère; as-tu oublié

la figure de Laurence?

Alors Pauline jeta un cri, se leva, et retomba sans force sur un

siège. Laurence était déjà dans ses bras, et toutes deux pleuraient.

-- Tu ne me reconnaissais pas? dit enfin Laurence.

-- Oh! que dis-tu là! répondit Pauline. Je te reconnaissais bien, mais

je n'étais pas étonnée. Tu ne sais pas une chose, Laurence? C'est que

les personnes qui vivent dans la solitude ont parfois d'étranges

idées. Comment te dirai-je? Ce sont des souvenirs, des images qui se

logent dans leur esprit, et qui semblent passer devant leurs yeux. Ma

mère appelle cela des visions. Moi, je sais bien que je ne suis pas

folle; mais je pense que Dieu permet souvent, pour me consoler dans

mon isolement, que les personnes que j'aime m'apparaissent tout à coup

au milieu de mes rêveries. Va, bien souvent je t'ai vue là devant

cette porte, debout comme tu étais tout à l'heure, et me regardant

d'un air indécis. J'avais coutume de ne rien dire et de ne pas bouger,

pour que l'apparition ne s'envolât pas. Je n'ai été surprise que quand

je t'ai entendue parler. Oh! alors ta voix m'a réveillée! elle est

venue me frapper jusqu'au coeur! Chère Laurence! c'est donc toi

vraiment! dis-moi bien que c'est toi!

Quand Laurence eut timidement exprimé à son amie la crainte qui

l'avait empêchée depuis plusieurs années de lui donner des marques de

son souvenir, Pauline l'embrassa en pleurant.

-- Oh mon Dieu! dit-elle, tu as cru que je te méprisais, que je

rougissais de toi! moi qui t'ai conservé toujours une si haute estime,

moi qui savais si bien que dans aucune situation de la vie il n'était

possible à une âme comme la tienne de s'égarer!

Laurence rougit et pâlit en écoutant ces paroles; elle renferma un

soupir, et baisa la main de Pauline avec un sentiment de vénération.

-- Il est bien vrai, reprit Pauline, que ta condition présente révolte

les opinions étroites et intolérantes de toutes les personnes que je

vois. Une seule porte dans sa sévérité un reste d'affection et de

regret: c'est ma mère. Elle te blâme, il faut bien t'attendre à cela;

mais elle cherche à t'excuser, et l'on voit qu'elle lance sur toi

l'anathème avec douleur. Son esprit, n'est pas éclairé, tu le sais;

mais son coeur est bon, pauvre femme!

-- Comment ferai-je donc pour me faire accueillir? demanda Laurence.

-- Hélas! répondit Pauline, il serait bien facile de la tromper; elle

est aveugle.

-- Aveugle! ah! mon Dieu!

Laurence resta accablée à cette nouvelle; et, songeant à l'affreuse

existence de Pauline, elle la regardait fixement, avec l'expression

d'une compassion profonde et pourtant comprimée par le respect.

Pauline la comprit, et, lui pressant la main avec tendresse, elle lui

dit avec une naïveté touchante:

-- Il y a du bien dans tous les maux que Dieu nous envoie. J'ai failli

me marier il y a cinq ans; un an après, ma mère a perdu la vue. Vois,

comme il est heureux que je sois restée fille pour la soigner! si

j'avais été mariée, qui sait si je l'aurais pu?

Laurence, pénétrée d'admiration, sentit ses yeux se remplir de larmes.

-- Il est évident, dit-elle en souriant à son amie à travers ses

pleurs, que tu aurais été distraite par mille autres soins également

sacrés, et qu'elle eût été plus à plaindre qu'elle ne l'est.

-- Je l'entends remuer, dit Pauline; et elle passa vivement, mais avec

assez d'adresse pour ne pas faire le moindre bruit, dans la chambre

voisine.

Laurence la suivit sur la pointe du pied, et vit la vieille femme

aveugle étendue sur son lit en forme de corbillard. Elle était jaune

et luisante. Ses yeux hagards et sans vie lui donnaient absolument

l'aspect d'un cadavre. Laurence recula, saisie d'une terreur

involontaire. Pauline s'approcha de sa mère, pencha doucement son

visage vers ce visage affreux, et lui demanda bien bas si elle

dormait. L'aveugle ne répondit rien, et se tourna vers la ruelle du

lit. Pauline arrangea ses couvertures avec soin sur ses membres

étiques, referma doucement le rideau, et reconduisit son amie dans le

salon.

-- Causons, lui dit-elle; ma mère se lève tard ordinairement. Nous

avons quelques heures pour nous reconnaître; nous trouverons bien un

moyen de réveiller son ancienne amitié pour toi. Peut-être

suffira-t-il de lui dire que tu es là! Mais, dis-moi, Laurence, tu as

pu croire que je te... Oh! je ne dirai pas ce mot! Te mépriser! Quelle

insulte tu m'as faite là! Mais c'est ma faute après tout. J'aurais dû

prévoir que tu concevrais des doutes sur mon affection, j'aurais dû

t'expliquer mes motifs... Hélas! c'était bien difficile à te faire

comprendre! Tu m'aurais accusée de faiblesse, quand, au contraire, il

me fallait tant de force pour renoncer à t'écrire, à te suivre dans ce

monde inconnu où, malgré moi, mon coeur a été si souvent te chercher!

Et puis, je n'osais pas accuser ma mère; je ne pouvais pas me décider

à t'avouer les petitesses de son caractère et les préjugés de son

esprit. J'en étais victime; mais je rougissais de les raconter. Quand

on est si loin de toute amitié, si seule, si triste, toute démarche

difficile devient impossible. On s'observe, on se craint soi-même, et

l'on se suicide dans la peur de se laisser mourir. À présent que te

voilà près de moi, je retrouve toute ma confiance, tout mon abandon.

Je te dirai tout. Mais d'abord parlons de toi, car mon existence est

si monotone, si nulle, si pâle à côté de la tienne! Que de choses tu

dois avoir à me raconter!

Le lecteur doit présumer que Laurence ne raconta pas tout. Son récit

fut même beaucoup moins long que Pauline ne s'y attendait. Nous le

transcrirons en trois lignes, qui suffiront à l'intelligence de la

situation.

Et d'abord, il faut dire que Laurence était née à Paris dans une

position médiocre. Elle avait reçu une éducation simple, mais solide.

Elle avait quinze ans lorsque, sa famille étant tombée dans la misère,

il lui fallut quitter Paris et se retirer en province avec sa mère.

Elle vint habiter Saint-Front, où elle réussit à vivre quatre ans en

qualité de sous-maîtresse dans un pensionnat de jeunes filles, et où

elle contracta une étroite amitié avec l'aînée de ses élèves, Pauline,

âgée de quinze ans comme elle.

Et puis il arriva que Laurence dut à la protection de je ne sais

quelle douairière d'être rappelée à Paris, pour y faire l'éducation

des filles d'un banquier.

Si vous voulez savoir comment une jeune fille pressent et découvre sa

vocation, comment elle l'accomplit en dépit de toutes les remontrances

et de tous les obstacles, relisez les charmants Mémoires de

mademoiselle Hippolyte Clairon, célèbre comédienne du siècle dernier.

Laurence fit comme tous ces artistes prédestinés: elle passa par

toutes les misères, par toutes les souffrances du talent ignoré ou

méconnu; enfin, après avoir traversé les vicissitudes de la vie

pénible que l'artiste est forcé de créer lui-même, elle devint une

belle et intelligente actrice. Succès, richesse, hommages, renommée,

tout lui vint ensemble et tout à coup. Désormais elle jouissait d'une

position brillante et d'une considération justifiée aux yeux des gens

d'esprit par un noble talent et un caractère élevé. Ses erreurs, ses

passions, ses douleurs de femme, ses déceptions et ses repentirs, elle

ne les raconta point à Pauline. Il était encore trop tôt: Pauline

n'eût pas compris.

II.

Cependant, lorsqu'au coup de midi l'aveugle s'éveilla, Pauline savait

toute la vie de Laurence, même ce qui ne lui avait pas été raconté, et

cela plus que tout le reste peut-être; car les personnes qui ont vécu

dans le calme et la retraite ont un merveilleux instinct pour se

représenter la vie d'autrui pleine d'orages et de désastres qu'elles

s'applaudissent en secret d'avoir évités. C'est une consolation

intérieure qu'il leur faut laisser, car l'amour-propre y trouve bien

un peu son compte, et la vertu seule ne suffit pas toujours à

dédommager des longs ennuis de la solitude.

-- Eh bien! dit la mère aveugle en s'asseyant sur le bord de son lit,

appuyée sur sa fille, qui est donc là près de nous? Je sens le parfum

d'une belle dame. Je parie que c'est madame Ducornay, qui est revenue

de Paris avec toutes sortes de belles toilettes que je ne pourrai pas

voir, et de bonnes senteurs qui nous donnent la migraine.

-- Non, maman, répondit Pauline, ce n'est pas madame Ducornay.

-- Qui donc? reprit l'aveugle en étendant le bras. -- Devinez, dit

Pauline en faisant signe à Laurence de toucher la main de sa mère.

-- Que cette main est douce et petite! s'écria l'aveugle en passant

ses doigts noueux sur ceux de l'actrice. Oh! ce n'est pas madame

Ducornay, certainement. Ce n'est aucune de \_nos dames\_, car, quoi

qu'elles fassent, à la patte on reconnaît toujours le lièvre. Pourtant

je connais cette main-là. Mais c'est quelqu'un que je n'ai pas vu

depuis longtemps. Ne saurait-elle parler? -- Ma voix a changé comme ma

main, répondit Laurence, dont l'organe clair et frais avait pris, dans

les études théâtrales, un timbre plus grave et plus sonore.

-- Je connais aussi cette voix, dit l'aveugle, et pourtant je ne la

reconnais pas. Elle garda quelques instants le silence sans quitter la

main de Laurence, en levant sur elle ses yeux ternes et vitreux, dont

la fixité était effrayante. -- Me voit-elle? demanda Laurence bas à

Pauline. -- Nullement, répondit celle-ci, mais elle a toute sa

mémoire; et d'ailleurs, notre vie compte si peu d'événements, qu'il

est impossible qu'elle ne te reconnaisse pas tout à l'heure. À peine

Pauline eut-elle prononcé ces mots, que l'aveugle, repoussant la main

de Laurence avec un sentiment de dégoût qui allait jusqu'à l'horreur,

dit de sa voix sèche et cassée: -- Ah! c'est cette malheureuse \_qui

joue la comédie!\_ Que vient-elle chercher ici? Vous ne deviez pas la

recevoir, Pauline!

-- Ô ma mère! s'écria Pauline en rougissant de honte et de chagrin, et

en pressant sa mère dans ses bras, pour lui faire comprendre ce

qu'elle éprouvait. Laurence pâlit, puis se remettant aussitôt: -- Je

m'attendais à cela, dit-elle à Pauline avec un sourire dont la douceur

et la dignité l'étonnèrent et la troublèrent un peu.

-- Allons, reprit l'aveugle, qui craignait instinctivement de déplaire

à sa fille, en raison du besoin qu'elle avait de son dévouement,

laissez-moi le temps de me remettre un peu; je suis si surprise! et

comme cela, au réveil, on ne sait trop ce qu'on dit... Je ne voudrais

pas vous faire de chagrin, Mademoiselle... ou Madame... Comment vous

appelle-t-on maintenant? -- Toujours Laurence, répondit l'actrice avec

calme. -- Et elle est toujours Laurence, dit avec chaleur la bonne

Pauline en l'embrassant, toujours la même âme généreuse, le même noble

coeur... -- Allons, arrange-moi, ma fille, dit l'aveugle, qui voulait

changer de propos, ne pouvant se résoudre ni à contredire sa fille ni

à réparer sa dureté envers Laurence; coiffe-moi donc, Pauline;

j'oublie, moi, que les autres ne sont point aveugles, et qu'ils voient

en moi quelque chose d'affreux. Donne-moi mon voile, mon mantelet...

C'est bien, et maintenant apporte-moi mon chocolat de santé, et

offres-en aussi à... cette dame.

Pauline jeta à son amie un regard suppliant auquel celle-ci répondit

par un baiser. Quand la vieille dame, enveloppée dans sa mante

d'indienne brune à grandes fleurs rouges, et coiffée de son bonnet

blanc surmonté d'un voile de crêpe noir qui lui cachait la moitié du

visage, se fut assise vis-à-vis de son frugal déjeuner, elle s'adoucit

peu à peu. L'âge, l'ennui et les infirmités l'avaient amenée à ce

degré d'égoïsme qui fait tout sacrifier, même les préjugés les plus

enracinés, aux besoins du bien-être. L'aveugle vivait dans une telle

dépendance de sa fille, qu'une contrariété, une distraction de

celle-ci pouvait apporter le trouble dans cette suite d'innombrables

petites attentions dont la moindre était nécessaire pour lui rendre la

vie tolérable. Quand l'aveugle était commodément couchée, et qu'elle

ne craignait plus aucun danger, aucune privation pour quelques heures,

elle se donnait le cruel soulagement de blesser par des paroles aigres

et des murmures injustes les gens dont elle n'avait plus besoin; mais,

aux heures de sa dépendance, elle savait fort bien se contenir, et

enchaîner leur zèle par des manières plus affables. Laurence eut le

loisir de faire cette remarque dans le courant de la journée. Elle en

fit encore une autre qui l'attrista davantage: c'est que la mère avait

une peur réelle de sa fille. On eût dit qu'à travers cet admirable

sacrifice de tous les instants, Pauline laissait percer malgré elle un

muet mais éternel reproche, que sa mère comprenait fort bien et

redoutait affreusement. Il semblait que ces deux femmes craignissent

de s'éclairer mutuellement sur la lassitude qu'elles éprouvaient

d'être ainsi attachées l'une à l'autre, un être moribond et un être

vivant: l'un effrayé des mouvements de celui qui pouvait à chaque

instant lui enlever son dernier souffle, et l'autre épouvanté de cette

tombe où il craignait d'être entraîné à la suite d'un cadavre.

Laurence, qui était douée d'un esprit judicieux et d'un coeur noble,

se dit qu'il n'en pouvait pas être autrement; que d'ailleurs cette

souffrance invincible chez Pauline n'ôtait rien à sa patience et ne

faisait qu'ajouter à ses mérites. Mais, malgré cela, Laurence sentit

que l'effroi et l'ennui la gagnaient entre ces deux victimes. Un nuage

passa sur ses yeux et un frisson dans ses veines. Vers le soir, elle

était accablée de fatigue, quoiqu'elle n'eût pas fait un pas de la

journée. Déjà l'horreur de la vie réelle se montrait derrière cette

poésie, dont au premier moment elle avait, de ses yeux d'artiste,

enveloppé la sainte existence de Pauline. Elle eût voulu pouvoir

persister dans son illusion, la croire heureuse et rayonnante dans son

martyre comme une vierge catholique des anciens jours, voir la mère

heureuse aussi, oubliant sa misère pour ne songer qu'à la joie d'être

aimée et assistée ainsi; enfin elle eût voulu, puisque ce sombre

tableau d'intérieur était sous ses yeux, y contempler des anges de

lumière, et non de tristes figures chagrines et froides comme la

réalité. Le plus léger pli sur le front angélique de Pauline faisait

ombre à ce tableau; un mot prononcé sèchement par cette bouche si pure

détruisait la mansuétude mystérieuse que Laurence, au premier abord, y

avait vue régner. Et pourtant ce pli au front était une prière; ce mot

errant sur les lèvres, une parole de sollicitude ou de consolation;

mais tout cela était glacé comme l'égoïsme chrétien, qui nous fait

tout supporter en vue de la récompense, et désolé comme le renoncement

monastique, qui nous défend de trop adoucir la vie humaine à autrui

aussi bien qu'à nous-mêmes.

Tandis que le premier enthousiasme de l'admiration naïve

s'affaiblissait chez l'actrice, tout aussi naïvement et en dépit

d'elles-mêmes, une modification d'idées s'opérait en sens inverse chez

les deux bourgeoises. La fille, tout en frémissant à l'idée des pompes

mondaines où son amie s'était jetée, avait souvent ressenti, peut-être

à son insu, des élans de curiosité pour ce monde inconnu, plein de

terreurs et de prestiges, où ses principes lui défendaient de porter

un seul regard. En voyant Laurence, en admirant sa beauté, sa grâce,

ses manières tantôt nobles comme celles d'une reine de théâtre, tantôt

libres et enjouées comme celles d'un enfant (car l'artiste aimée du

public est comme un enfant à qui l'univers sert de famille), elle

sentait éclore en elle un sentiment à la fois enivrant et douloureux,

quelque chose qui tenait le milieu entre l'admiration et la crainte,

entre la tendresse et l'envie. Quant à l'aveugle, elle était

instinctivement captivée et comme vivifiée par le beau son de cette

voix, par la pureté de ce langage, par l'animation de cette causerie

intelligente, colorée et profondément naturelle, qui caractérise les

vrais artistes, et ceux du théâtre particulièrement. La mère de

Pauline, quoique remplie d'entêtement dévot et de morgue provinciale,

était une femme assez distinguée et assez instruite pour le monde où

elle avait vécu. Elle l'était du moins assez pour se sentir frappée et

charmée, malgré elle, d'entendre quelque chose de si différent de son

entourage habituel, et de si supérieur à tout ce qu'elle avait jamais

rencontré. Peut-être ne s'en rendait-elle pas bien compte à elle-même;

mais il est certain que les efforts de Laurence pour la faire revenir

de ses préventions réussissaient au delà de ses espérances. La vieille

femme commençait à s'amuser si réellement de la causerie de l'actrice,

qu'elle l'entendit avec regret, presque avec effroi, demander des

chevaux de poste. Elle fit alors un grand effort sur elle-même, et la

pria de rester jusqu'au lendemain. Laurence se fit un peu prier. Sa

mère, retenue à Paris par une indisposition de sa seconde fille,

n'avait pu partir avec elle. Les engagements de Laurence avec le

théâtre d'Orléans l'avaient forcée de les y devancer; mais elle leur

avait donné rendez-vous à Lyon, et Laurence voulait y arriver en même

temps qu'elles, sachant bien que sa mère et sa soeur, après quinze

jours de séparation (la première de leur vie), l'attendraient

impatiemment. Cependant l'aveugle insista tellement, et Pauline, à

l'idée de se séparer de nouveau, et pour jamais sans doute, de son

amie, versa des larmes si sincères, que Laurence céda, écrivit à sa

mère de ne pas être inquiète si elle retardait d'un jour son arrivée à

Lyon, et ne commanda ses chevaux que pour le lendemain soir.

L'aveugle, entraînée de plus en plus, poussa la gracieuseté jusqu'à

vouloir dicter une phrase amicale pour son ancienne connaissance, la

mère de Laurence.

-- Cette pauvre madame S..., ajouta-t-elle lorsqu'elle eut entendu

plier la lettre et pétiller la cire à cacheter, c'était une bien

excellente personne, spirituelle, gaie, confiante... et bien étourdie!

car enfin, ma pauvre enfant, c'est elle qui répondra devant Dieu du

malheur que tu as eu de monter sur les planches. Elle pouvait s'y

opposer, et elle ne l'a pas fait! Je lui ai écrit trois lettres à

cette occasion, et Dieu sait si elle les a lues! Ah! si elle m'eût

écoutée, tu n'en serais pas là!...

-- Nous serions dans la plus profonde misère, répondit Laurence avec

une douce vivacité, et nous souffririons de ne pouvoir rien faire

l'une pour l'autre, tandis qu'aujourd'hui j'ai la joie de voir ma

bonne mère rajeunir au sein d'une honnête aisance; et elle est plus

heureuse que moi, s'il est possible, de devoir son bien-être à mon

travail et à ma persévérance. Oh! c'est une excellente mère, ma bonne

madame D..., et, quoique je sois actrice, je vous assure que je l'aime

autant que Pauline vous aime.

-- Tu as toujours été une bonne fille, je le sais, dit l'aveugle. Mais

enfin comment cela finira-t-il? Vous voilà riches, et je comprends que

ta mère s'en trouve fort bien, car c'est une femme qui a toujours aimé

ses aises et ses plaisirs; mais l'autre vie, mon enfant, vous n'y

songez ni l'une ni l'autre!... Enfin, je me réfugie dans la pensée que

tu ne seras pas toujours au théâtre, et qu'un jour viendra où tu feras

pénitence.

Cependant le bruit de l'aventure qui avait amené à Saint-Front, route

de Paris, une dame en chaise de poste qui croyait aller à Villiers,

route de Lyon, s'était répandue dans la petite ville, et y donnait

lieu, depuis quelques heures, à d'étranges commentaires. Par quel

hasard, par quel prodige, cette dame de la chaise de poste, après être

arrivée là sans le vouloir, se décidait-elle à y rester toute la

journée? Et que faisait-elle, bon Dieu! chez les dames D...? Comment

pouvait-elle les connaître? Et que pouvaient-elles avoir à se dire

depuis si longtemps qu'elles étaient enfermées ensemble? Le secrétaire

de la mairie, qui faisait sa partie de billard au café situé justement

en face de la maison des dames D..., vit ou crut voir passer et

repasser derrière les vitres de cette maison la dame étrangère, vêtue

singulièrement, disait-il, et même magnifiquement. La toilette de

voyage de Laurence était pourtant d'une simplicité de bon goût; mais

la femme de Paris, et la femme artiste surtout, donne aux moindres

atours un prestige éblouissant pour la province. Toutes les dames des

maisons voisines se collèrent à leurs croisées, les entr'ouvrirent

même, et s'enrhumèrent toutes plus ou moins, dans l'espérance de

découvrir ce qui se passait chez la voisine. On appela la servante

comme elle allait au marché, on l'interrogea. Elle ne savait rien,

elle n'avait rien entendu, rien compris; mais la personne en question

était fort étrange, selon elle. Elle faisait de grands pas, parlait

avec une grosse voix, et portait une pelisse fourrée qui la faisait

ressembler aux animaux des ménageries ambulantes, soit à une lionne,

soit à une tigresse; la servante ne savait pas bien à laquelle des

deux. Le secrétaire de la mairie décida qu'elle était vêtue d'une peau

de panthère, et l'adjoint du maire trouva fort probable que ce fût la

duchesse de Berry. Il avait toujours soupçonné la vieille D... d'être

légitimiste au fond du coeur, car elle était dévote. Le maire,

assassiné de questions par les dames de sa famille, trouva un

expédient merveilleux pour satisfaire leur curiosité et la sienne

propre. Il ordonna au maître de poste de ne délivrer de chevaux à

l'étrangère que sur le \_vu\_ de son passe-port. L'étrangère, se

ravisant et remettant son départ au lendemain, fit répondre par son

domestique qu'elle montrerait son passe-port au moment où elle

redemanderait des chevaux. Le domestique, fin matois, véritable

Frontin de comédie, s'amusa de la curiosité des citadins de

Saint-Front, et leur fit à chacun un conte différent. Mille versions

circulèrent et se croisèrent dans la ville. Les esprits furent

très-agités, le maire craignit une émeute; le procureur du roi intima

à la gendarmerie l'ordre de se tenir sur pied, et les chevaux de

l'ordre public eurent la selle sur le dos tout le jour.

-- Que faire? disait le maire qui était un homme de moeurs douces et

un coeur sensible envers le beau sexe. Je ne puis envoyer un gendarme

pour examiner brutalement les papiers d'une dame! -- À votre place, je

ne m'en gênerais pas! disait le substitut, jeune magistrat farouche

qui aspirait à être procureur du roi, et qui travaillait à diminuer

son embonpoint pour ressembler tout à fait à Junius Brutus. -- Vous

voulez que je fasse de l'arbitraire! reprenait le magistrat pacifique.

La mairesse tint conseil avec les femmes des autres autorités, et il

fut décidé que M. le maire irait en personne, avec toute la politesse

possible, et s'excusant sur la nécessité d'obéir à des ordres

supérieurs, demander à l'inconnue son passeport.

Le maire obéit, et se garda bien de dire que ces ordres supérieurs

étaient ceux de sa femme. La mère D... fut un peu effrayée de cette

démarche; Pauline, qui la comprit fort bien, en fut inquiète et

blessée; Laurence ne fit qu'en rire, et, s'adressant au maire, elle

l'appela par son nom, lui demanda des nouvelles de toutes les

personnes de sa famille et de son intimité, lui nommant avec une

merveilleuse mémoire jusqu'au plus petit de ses enfants, l'intrigua

pendant un quart d'heure, et finit par s'en faire reconnaître. Elle

fut si aimable et si jolie dans ce badinage, que le bon maire en tomba

amoureux comme un fou, voulut lui baiser la main, et ne se retira que

lorsque madame D... et Pauline lui eurent promis de le faire dîner

chez elles ce même jour avec la belle actrice de \_la capitale\_. Le

dîner fut fort gai. Laurence essaya de se débarrasser des impressions

tristes qu'elle avait reçues, et voulut récompenser l'aveugle du

sacrifice qu'elle lui faisait de ses préjugés en lui donnant quelques

heures d'enjouement. Elle raconta mille historiettes plaisantes sur

ses voyages en province, et même, au dessert, elle consentit à réciter

à M. le maire des tirades de vers classiques qui le jetèrent dans un

délire d'enthousiasme dont madame la mairesse eût été sans doute fort

effrayée. Jamais l'aveugle ne s'était autant amusée; Pauline était

singulièrement agitée; elle s'étonnait de se sentir triste au milieu

de sa joie. Laurence, tout en voulant divertir les autres, avait fini

par se divertir elle-même. Elle se croyait rajeunie de dix ans en se

retrouvant dans ce monde de ses souvenirs, où elle croyait parfois

être encore en rêve.

On était passé de la salle à manger au salon, et on achevait de

prendre le café, lorsqu'un bruit de socques dans l'escalier annonça

l'approche d'une visite. C'était la femme du maire, qui, ne pouvant

résister plus longtemps à sa curiosité, venait \_adroitement\_ et comme

par hasard voir madame D... Elle se fût bien gardée d'amener ses

filles, elle eût craint de faire tort à leur mariage si elle leur eût

laissé entrevoir la comédienne. Ces demoiselles n'en dormirent pas de

la nuit, et jamais l'autorité maternelle ne leur sembla plus inique.

La plus jeune en pleura de dépit.

Madame la mairesse, quoique assez embarrassée de l'accueil qu'elle

ferait à Laurence (celle-ci avait autrefois donné des leçons à ses

filles), se garda bien d'être impolie. Elle fut même gracieuse en

voyant la dignité calme qui régnait dans ses manières. Mais quelques

minutes après, une seconde visite étant arrivée, \_par hasard\_ aussi,

la mairesse recula sa chaise et parla un peu moins à l'actrice. Elle

était observée par une de ses amies intimes, qui n'eût pas manqué de

critiquer beaucoup son \_intimité\_ avec une comédienne. Cette seconde

visiteuse s'était promis de satisfaire aussi sa curiosité en faisant

causer Laurence. Mais, outre que Laurence devint de plus en plus grave

et réservée, la présence de la mairesse contraignit et gêna les

curiosités subséquentes. La troisième visite gêna beaucoup les deux

premières, et fut à son tour encore plus gênée par l'arrivée de la

quatrième. Enfin, en moins d'une heure, le vieux salon de Pauline fut

rempli comme si elle eût invité toute la ville à une grande soirée.

Personne n'y pouvait résister; on voulait, au risque de faire une

chose étrange, impolie même, voir cette petite sous-maîtresse dont

personne n'avait soupçonné l'intelligence, et qui maintenant était

connue et applaudie dans toute la France. Pour légitimer la curiosité

présente, et pour excuser le peu de discernement qu'on avait eu dans

le passé, on affectait de douter encore du talent de Laurence, et on

se disait à l'oreille: -- Est-il bien vrai qu'elle soit l'amie et la

protégée de mademoiselle Mars? -- On dit qu'elle a un si grand succès

à Paris -- Croyez-vous bien que ce soit possible? -- Il paraît que les

plus célèbres auteurs font des pièces pour elle. -- Peut-être

exagère-t-on beaucoup tout cela! -- Lui avez-vous parlé? -- Lui

parlez-vous? etc.

Personne néanmoins ne pouvait diminuer par ses doutes la grâce et la

beauté de Laurence. Un instant avant le dîner, elle avait fait venir

sa femme de chambre, et, d'un tout petit carton qui ressemblait à ces

noix enchantées où les fées font tenir d'un coup de baguette tout le

trousseau d'une princesse, était sortie une parure très-simple, mais

d'un goût exquis et d'une fraîcheur merveilleuse. Pauline ne pouvait

comprendre qu'on pût avec si peu de temps et de soin se métamorphoser

ainsi en voyage, et l'élégance de son amie la frappait d'une sorte de

vertige. Les dames de la ville s'étaient flattées d'avoir à critiquer

cette toilette et cette tournure qu'on avait annoncées si étranges;

elles étaient forcées d'admirer et de dévorer du regard ces étoffes

moelleuses négligées dans leur richesse, ces coupes élégantes

d'ajustements sans roideur et sans étalage, nuance à laquelle

n'arrivera jamais l'élégante de petite ville, même lorsqu'elle copie

exactement l'élégante des grandes villes; enfin toutes ces recherches

de la chaussure, de la manchette et de la coiffure, que les femmes

sans goût exagèrent jusqu'à l'absurde, ou suppriment jusqu'à la

malpropreté. Ce qui frappait et intimidait plus que tout le reste,

c'était l'aisance parfaite de Laurence, ce ton de la meilleure

compagnie qu'on ne s'attend guère, en province, à trouver chez une

comédienne, et que, certes, on ne trouvait chez aucune femme à

Saint-Front. Laurence était imposante et prévenante à son gré. Elle

souriait en elle-même du trouble où elle jetait tous ces petits

esprits qui étaient venus à l'insu les uns des autres, chacun croyant

être le seul assez hardi pour s'amuser des inconvenances d'une

bohémienne, et qui se trouvaient là honteux et embarrassés chacun de

la présence des autres, et plus encore du désappointement d'avoir à

envier ce qu'il était venu persifler, humilier peut-être! Toutes ces

femmes se tenaient d'un côté du salon comme un régiment en déroute, et

de l'autre côté, entourée de Pauline, de sa mère et de quelques hommes

de bon sens qui ne craignaient pas de causer respectueusement avec

elle, Laurence siégeait comme une reine affable qui sourit à son

peuple et le tient à distance. Les rôles étaient bien changés, et le

malaise croissait d'un côté, tandis que la véritable dignité

triomphait de l'autre. On n'osait plus chuchoter, on n'osait même plus

regarder, si ce n'est à la dérobée. Enfin, quand le départ des plus

désappointées eut éclairci les rangs, on osa s'approcher, mendier une

parole, un regard, toucher la robe, demander l'adresse de la lingère,

le prix des bijoux, le nom des pièces de théâtre les plus à la mode à

Paris, et des billets de spectacle pour le premier voyage qu'on ferait

à la capitale.

À l'arrivée des premières visites, l'aveugle avait été confuse, puis

contrariée, puis blessée. Quand elle entendit tout ce monde remplir

son salon froid et abandonné depuis si longtemps, elle prit son parti,

et, cessant de rougir de l'amitié qu'elle avait témoignée à Laurence,

elle en affecta plus encore, et accueillit par des paroles aigres et

moqueuses tous ceux qui vinrent la saluer. -- Oui-da, Mesdames,

répondait-elle, je me porte mieux que je ne pensais, puisque mes

infirmités ne font plus peur à personne. Il y a deux ans que l'on

n'est venu me tenir compagnie le soir, et c'est un merveilleux hasard

qui m'amène toute la ville à la fois. Est-ce qu'on aurait dérangé le

calendrier, et ma fête, que je croyais passée il y a six mois,

tomberait-elle aujourd'hui? Puis, s'adressant à d'autres qui n'étaient

presque jamais venues chez elle, elle poussait la malice jusqu'à leur

dire en face et tout haut: -- Ah! vous faites comme moi, vous faites

taire vos scrupules de conscience, et vous venez, malgré vous, rendre

hommage au talent? C'est toujours ainsi, voyez-vous; l'esprit triomphe

toujours, et de tout. Vous avez bien blâmé mademoiselle S... de s'être

mise au théâtre; vous avez fait comme moi, vous dis-je, vous avez

trouvé cela révoltant, affreux! Eh bien, vous voilà toutes à ses

pieds! Vous ne direz pas le contraire, car enfin je ne crois pas être

devenue tout à coup assez aimable et assez jolie pour que l'on vienne

en foule jouir de ma société.

Quant à Pauline, elle fut du commencement à la fin admirable pour

son amie. Elle ne rougit point d'elle un seul instant, et bravant,

avec un courage héroïque en province, le blâme qu'on s'apprêtait à

déverser sur elle, elle prit franchement le parti d'être en public à

l'égard de Laurence ce qu'elle était en particulier. Elle l'accabla

de soins, de prévenances, de respects même; elle plaça elle-même un

tabouret sous ses pieds, elle lui présenta elle-même le plateau de

rafraîchissements; puis elle répondit par un baiser plein d'effusion

à son baiser de remerciement; et quand elle se rassit auprès d'elle,

elle tint sa main enlacée à la sienne toute la soirée sur le bras du

fauteuil.

Ce rôle était beau sans doute, et la présence de Laurence opérait des

miracles, car un tel courage eût épouvanté Pauline si on lui en eût

annoncé la nécessité la veille; et maintenant il lui coûtait si peu

qu'elle s'en étonnait elle-même. Si elle eût pu descendre au fond de

sa conscience, peut-être eût-elle découvert que ce rôle généreux était

le seul qui l'élevât au niveau de Laurence à ses propres yeux. Il est

certain que jusque-là la grâce, la noblesse et l'intelligence de

l'actrice l'avaient déconcertée un peu; mais, depuis qu'elle l'avait

posée auprès d'elle en protégée, Pauline ne s'apercevait plus de cette

supériorité, difficile à accepter de femme à femme aussi bien que

d'homme à homme.

Il est certain que, lorsque les deux amies et la mère aveugle se

retrouvèrent seules ensemble au coin du feu, Pauline fut surprise et

même un peu blessée de voir que Laurence reportait toute sa

reconnaissance sur la vieille femme. Ce fut avec une noble franchise

que l'actrice, baisant la main de madame D... et l'aidant à reprendre

le chemin de sa chambre, lui dit qu'elle sentait tout le prix de ce

qu'elle avait fait et de ce qu'elle avait été pour elle durant cette

petite épreuve. -- Quant à toi, ma Pauline, dit-elle à son amie

lorsqu'elles furent tête à tête, je te fâcherais, si je te faisais le

même remerciement. Tu n'as point de préjugés assez obstinés pour que

ton mépris de la sottise provinciale me semble un grand effort. Je te

connais, tu ne serais plus toi-même si tu n'avais pas trouvé un vrai

plaisir à t'élever de toute ta hauteur au-dessus de ces bégueules.

-- C'est à cause de toi que cela m'est devenu un plaisir, répondit

Pauline un peu déconcertée.

-- Allons donc, rusée! reprit Laurence en l'embrassant, c'est à cause

de vous-même!

Était-ce un instinct d'ingratitude qui faisait parler ainsi l'amie de

Pauline? Non. Laurence était la femme la plus droite avec les autres

et la plus sincère vis-à-vis d'elle-même. Si l'effort de son amie lui

eût paru sublime, elle ne se serait pas crue humiliée de lui montrer

de la reconnaissance; mais elle avait un sentiment si ferme et si

légitime de sa propre dignité, qu'elle croyait le courage de Pauline

aussi naturel, aussi facile que le sien. Elle ne se doutait nullement

de l'angoisse secrète qu'elle excitait dans cette âme troublée. Elle

ne pouvait la deviner; elle ne l'eût pas comprise.

Pauline, ne voulant pas la quitter d'un instant, exigea qu'elle dormît

dans son propre lit. Elle s'était fait arranger un grand canapé où

elle se coucha non loin d'elle, afin de pouvoir causer le plus

longtemps possible. Chaque moment augmentait l'inquiétude de la jeune

recluse, et son désir de comprendre la vie, les jouissances de l'art

et celles de la gloire, celles de l'activité et celles de

l'indépendance. Laurence éludait ses questions. Il lui semblait

imprudent de la part de Pauline de vouloir connaître les avantages

d'une position si différente de la sienne; il lui eût semblé peu

délicat à elle-même de lui en faire un tableau séduisant. Elle

s'efforça de répondre à ses questions par d'autres questions; elle

voulut lui faire dire les joies intimes de sa vie évangélique, et

tourner toute l'exaltation de leur entretien vers cette poésie du

devoir qui lui semblait devoir être le partage d'une âme pieuse et

résignée. Mais Pauline ne répondit que par des réticences. Dans leur

premier entretien de la matinée, elle avait épuisé tout ce que sa

vertu avait d'orgueil et de finesse pour dissimuler sa souffrance. Le

soir, elle ne songeait déjà plus à son rôle. La soif qu'elle éprouvait

de vivre et de s'épanouir, comme une fleur longtemps privée d'air et

de soleil, devenait de plus en plus ardente. Elle l'emporta, et força

Laurence à s'abandonner au plaisir le plus grand qu'elle connût, celui

d'épancher son âme avec confiance et naïveté. Laurence aimait son art,

non-seulement pour lui-même, mais aussi en raison de la liberté et de

l'élévation d'esprit et d'habitudes qu'il lui avait procurées. Elle

s'honorait de nobles amitiés; elle avait connu aussi des affections

passionnées, et, quoiqu'elle eût la délicatesse de n'en point parler à

Pauline, la présence de ces souvenirs encore palpitants donnait à son

éloquence naturelle une énergie pleine de charme et d'entraînement.

Pauline dévorait ses paroles. Elles tombaient dans son coeur et dans

son cerveau comme une pluie de feu; pâle, les cheveux épars, l'oeil

embrasé, le coude appuyé sur son chevet virginal, elle était belle

comme une nymphe antique à la lueur pâle de la lampe qui brûlait entre

les deux lits. Laurence la vit et fut frappée de l'expression de ses

traits. Elle craignit d'en avoir trop dit, et se le reprocha, quoique

pourtant toutes ses paroles eussent été pures comme celles d'une mère

à sa fille. Puis, involontairement, revenant à ses idées théâtrales,

et oubliant tout ce qu'elles venaient de se dire, elle s'écria,

frappée de plus en plus: -- Mon Dieu, que tu es belle, ma chère

enfant! Les classiques qui m'ont voulu enseigner le rôle de Phèdre ne

t'avaient pas vue ainsi. Voici une pose qui est toute l'école moderne;

mais c'est Phèdre tout entière... non pas la Phèdre de Racine

peut-être, mais celle d'Euripide, disant:

Dieux! que ne suis-je assise à l'ombre des forêts!...

Si je ne te dis pas cela en grec, ajouta Laurence en étouffant un

léger bâillement, c'est que je ne sais pas le grec... Je parie que tu

le sais, toi...

-- Le grec! quelle folie! répondit Pauline en s'efforçant de sourire.

Que ferais-je de cela?

-- Oh! moi, si j'avais, comme toi, le temps d'étudier tout, s'écria

Laurence, je voudrais tout savoir!

Il se fit quelques instants de silence. Pauline fit un douloureux

retour sur elle-même; elle se demanda à quoi, en effet, servaient tous

ces merveilleux ouvrages de broderie qui remplissaient ses longues

heures de silence et de solitude, et qui n'occupaient ni sa pensée ni

son coeur. Elle fut effrayée de tant de belles années perdues, et il

lui sembla qu'elle avait fait de ses plus nobles facultés, comme de

son temps le plus précieux, un usage stupide, presque impie. Elle se

releva encore sur son coude, et dit à Laurence: -- Pourquoi donc me

comparais-tu à Phèdre? Sais-tu que c'est là un type affreux? Peux-tu

poétiser le vice et le crime?... -- Laurence ne répondit pas. Fatiguée

de l'insomnie de la nuit précédente, calme d'ailleurs au fond de

l'âme, comme on l'est, malgré tous les orages passagers, lorsqu'on a

trouvé au fond de soi le vrai but et le vrai moyen de son existence,

elle s'était endormie presque en parlant. Ce prompt et paisible

sommeil augmenta l'angoisse et l'amertume de Pauline. Elle est

heureuse, pensa-t-elle... heureuse et contente d'elle-même, sans

effort, sans combats, sans incertitude... Et moi!... Ô mon Dieu! cela

est injuste!

Pauline ne dormit pas de toute la nuit. Le lendemain, Laurence

s'éveilla aussi paisiblement qu'elle s'était endormie, et se montra au

jour fraîche et reposée. Sa femme de chambre arriva avec une jolie

robe blanche qui lui servait de peignoir pendant sa toilette. Tandis

que la soubrette lissait et tressait les magnifiques cheveux noirs de

Laurence, celle-ci repassait le rôle qu'elle devait jouer à Lyon, à

trois jours de là. C'était à son tour d'être belle avec ses cheveux

épars et l'expression tragique. De temps en temps, elle échappait

brusquement aux mains de la femme de chambre, et marchait dans

l'appartement en s'écriant: «Ce n'est pas cela!... je veux le dire

comme je le sens!» Et elle laissait échapper des exclamations, des

phrases de drame; elle cherchait des poses devant le vieux miroir de

Pauline. Le sang-froid de la femme de chambre, habituée à toutes ces

choses, et l'oubli complet où Laurence semblait être de tous les

objets extérieurs, étonnaient au dernier point la jeune provinciale.

Elle ne savait pas si elle devait rire ou s'effrayer de ces airs de

pythonisse; puis elle était frappée de la beauté tragique de Laurence,

comme Laurence l'avait été de la sienne quelques heures auparavant.

Mais elle se disait: Elle fait toutes ces choses de sang-froid, avec

une impétuosité préparée, avec une douleur étudiée. Au fond, elle est

fort tranquille, fort heureuse; et moi, qui devrais avoir le calme de

Dieu sur le front, il se trouve que je ressemble à Phèdre!

Comme elle pensait cela, Laurence lui dit brusquement: -- Je fais tout

ce que je peux pour trouver ta pose d'hier soir quand tu étais là sur

ton coude... je ne peux pas en venir à bout! C'était magnifique.

Allons! c'est trop récent. Je trouverai cela plus tard, par

inspiration! Toute inspiration est une réminiscence, n'est-ce pas,

Pauline? Tu ne te coiffes pas bien, mon enfant; tresse donc tes

cheveux au lieu de les lisser ainsi en bandeau. Tiens, Susette va te

montrer.

Et tandis que la femme de chambre faisait une tresse, Laurence fit

l'autre, et en un instant Pauline se trouva si bien coiffée et si

embellie qu'elle fit un cri de surprise. -- Ah! mon Dieu, quelle

adresse! s'écria-t-elle; je ne me coiffais pas ainsi de peur d'y

perdre trop de temps, et j'en mettais le double.

-- Oh! c'est que nous autres, répondit Laurence, nous sommes forcées

de nous faire belles le plus possible et le plus vite possible.

-- Et à quoi cela me servirait-il, à moi? dit Pauline en laissant

tomber ses coudes sur la toilette, et en se regardant au miroir d'un

air sombre et désolé.

-- Tiens, s'écria Laurence, te voilà encore Phèdre! Reste comme cela,

j'étudie!

Pauline sentit ses yeux se remplir de larmes. Pour que Laurence ne

s'en aperçût pas (et c'est ce que Pauline craignait le plus au monde

en cet instant), elle s'enfuit dans une autre pièce et dévora d'amers

sanglots. Il y avait de la douleur et de la colère dans son âme, mais

elle ne savait pas elle-même pourquoi ces orages s'élevaient en elle.

Le soir, Laurence était partie. Pauline avait pleuré en la voyant

monter en voiture, et, cette fois, c'était de regret; car Laurence

venait de la faire vivre pendant trente-six heures, et elle pensait

avec effroi au lendemain. Elle tomba accablée de fatigue dans son lit,

et s'endormit brisée, désirant ne plus s'éveiller. Lorsqu'elle

s'éveilla, elle jeta un regard de morne épouvante sur ces murailles

qui ne gardaient aucune trace du rêve que Laurence y avait évoqué.

Elle se leva lentement, s'assit machinalement devant son miroir, et

essaya de refaire ses tresses de la veille. Tout à coup, rappelée à la

réalité par le chant de son serin qui s'éveillait dans sa cage,

toujours gai, toujours indifférent à la captivité, Pauline se leva,

ouvrit la cage, puis la fenêtre, et poussa dehors l'oiseau sédentaire,

qui ne voulait pas s'envoler. «Ah! tu n'es pas digne de la liberté!»

dit-elle en le voyant revenir vers elle aussitôt. Elle retourna à sa

toilette, défit ses tresses avec une sorte de rage, et tomba le visage

sur ses mains crispées. Elle resta ainsi jusqu'à l'heure où sa mère

s'éveillait. La fenêtre était restée ouverte, Pauline n'avait pas

senti le froid. Le serin était rentré dans sa cage et chantait de

toutes ses forces.

III.

Un an s'était écoulé depuis le passage de Laurence à Saint-Front, et

l'on y parlait encore de la mémorable soirée où la célèbre actrice

avait reparu avec tant d'éclat parmi ses concitoyens; car on se

tromperait grandement si l'on supposait que les préventions de la

province sont difficiles à vaincre. Quoi qu'on dise à cet égard, il

n'est point de séjour où la bienveillance soit plus aisée à conquérir,

de même qu'il n'en est pas où elle soit plus facile à perdre. On dit

ailleurs que le temps est un grand maître; il faut dire en province

que c'est l'ennui qui modifie, qui justifie tout. Le premier choc

d'une nouveauté quelconque contre les habitudes d'une petite ville est

certainement terrible, si l'on y songe la veille; mais le lendemain on

reconnaît que ce n'était rien, et que mille curiosités inquiètes

n'attendaient qu'un premier exemple pour se lancer dans la carrière

des innovations. Je connais certains chefs-lieux de canton où la

première femme qui se permit de galoper sur une selle anglaise fut

traitée de cosaque en jupon, et où, l'année suivante, toutes les dames

de l'endroit voulurent avoir équipage d'amazone jusqu'à la cravache

inclusivement.

À peine Laurence fut-elle partie qu'une prompte et universelle

réaction s'opéra dans les esprits. Chacun voulait justifier

l'empressement qu'il avait mis à la voir en grandissant la réputation

de l'actrice, ou du moins en ouvrant de plus en plus les yeux sur son

mérite réel. Peu à peu on en vint à se disputer l'honneur de lui avoir

parlé le premier, et ceux qui n'avaient pu se résoudre à l'aller voir

prétendirent qu'ils y avaient fortement poussé les autres. Cette

année-là, une diligence fut établie de Saint-Front à Mont-Laurent, et

plusieurs personnages importants de la ville (de ces gens qui

possèdent 15,000 fr. de rentes au soleil, et qui ne se déplacent pas

aisément, parce que, sans eux, à les entendre, le pays retomberait

dans la barbarie), se risquèrent enfin à faire le voyage de la

capitale. Ils revinrent tous remplis de la gloire de Laurence, et

fiers d'avoir pu dire à leurs voisins du balcon ou de la première

galerie, au moment où la salle \_croulait\_, comme on dit, sous les

applaudissements: -- Monsieur, cette grande actrice a longtemps habité

la ville que j'habite. C'était l'amie intime de ma femme. Elle dînait

quasi tous les jours \_à la maison\_. Oh! nous avions bien deviné son

talent! Je vous assure que, quand elle nous récitait des vers, nous

nous disions entre nous: «Voilà une jeune personne qui peut aller

loin!» Puis, quand ces personnes furent de retour à Saint-Front, elles

racontèrent avec orgueil qu'elles avaient été rendre leurs devoirs à

la grande actrice, qu'elles avaient dîné à sa table, qu'elles avaient

passé la soirée dans son magnifique salon... Ah! quel salon! quels

meubles! quelles peintures! et quelle société amusante et honorable!

des artistes, des députés; monsieur un tel, le peintre de portraits;

madame une telle, la cantatrice; et puis des glaces, et puis de la

musique... Que sais-je? la tête en tournait à tous ceux qui

entendaient ces beaux récits, et chacun de s'écrier: Je l'avais

toujours dit qu'elle réussirait! Nul autre que moi ne l'avait devinée.

Toutes ces puérilités eurent un seul résultat sérieux, ce fut de

bouleverser l'esprit de la pauvre Pauline, et d'augmenter son ennui

jusqu'au désespoir. Je ne sais si quelques semaines de plus n'eussent

pas empiré son état au point de lui faire négliger sa mère. Mais

celle-ci fit une grave maladie qui ramena Pauline au sentiment de ses

devoirs. Elle recouvra tout à coup sa force morale et physique, et

soigna la triste aveugle avec un admirable dévouement. Son amour et

son zèle ne purent la sauver. Madame D... expira dans ses bras environ

quinze mois après l'époque où Laurence était passée à Saint-Front.

Depuis ce temps, les deux amies avaient entretenu une correspondance

assidue de part et d'autre. Tandis qu'au milieu de sa vie active et

agitée, Laurence aimait à songer à Pauline, à pénétrer en esprit dans

sa paisible et sombre demeure, à s'y reposer du bruit de la foule

auprès du fauteuil de l'aveugle et des géraniums de la fenêtre;

Pauline, effrayée de la monotonie de ses habitudes, éprouvait

l'invincible besoin de secouer cette mort lente qui s'étendait sur

elle, et de s'élancer en rêve dans le tourbillon qui emportait

Laurence. Peu à peu le ton de supériorité morale que, par un noble

orgueil, la jeune provinciale avait gardé dans ses premières lettres

avec la comédienne, fit place à un ton de résignation douloureuse qui,

loin de diminuer l'estime de son amie, la toucha profondément. Enfin

les plaintes s'exhalèrent du coeur de Pauline, et Laurence fut forcée

de se dire, avec une sorte de consternation, que l'exercice de

certaines vertus paralyse l'âme des femmes, au lieu de la fortifier.

-- Qui donc est heureux, demanda-t-elle un soir à sa mère en posant

sur son bureau une lettre qui portait la trace des larmes de Pauline;

et où faut-il aller chercher le repos de l'âme? Celle qui me plaignait

tant au début de ma vie d'artiste se plaint aujourd'hui de sa

réclusion d'une manière déchirante, et me trace un si horrible tableau

des ennuis de la solitude, que je suis presque tentée de me croire

heureuse sous le poids du travail et des émotions.

Lorsque Laurence reçut la nouvelle de la mort de l'aveugle, elle tint

conseil avec sa mère, qui était une personne fort sensée, fort

aimante, et qui avait eu le bon esprit de demeurer la meilleure amie

de sa fille. Elle voulut la détourner d'un projet qu'elle caressait

depuis quelque temps: celui de se charger de l'existence de Pauline en

lui faisant partager la sienne aussitôt qu'elle serait libre. -- Que

deviendra cette pauvre enfant désormais? disait Laurence. Le devoir

qui l'attachait à sa mère est accompli. Aucun mérite religieux ne

viendra plus ennoblir et poétiser sa vie. Cet odieux séjour d'une

petite ville n'est pas fait pour elle. Elle sent vivement toutes

choses, son intelligence cherche à se développer. Qu'elle vienne donc

près de nous; puisqu'elle a besoin de vivre, elle vivra.

-- Oui, elle vivra par les yeux, répondit madame S..., la mère de

Laurence; elle verra les merveilles de l'art, mais son âme n'en sera

que plus inquiète et plus avide.

-- Eh bien! reprit l'actrice, vivre par les yeux lorsqu'on arrive à

comprendre ce qu'on voit, n'est-ce pas vivre par l'intelligence? et

n'est-ce pas de cette vie que Pauline est altérée?

-- Elle le dit, repartit madame S..., elle te trompe, elle se trompe

elle-même. C'est par le coeur qu'elle demande à vivre, la pauvre

fille!

-- Eh bien! s'écria Laurence, son coeur ne trouvera-t-il pas un

aliment dans l'affection du mien? Qui l'aimerait dans sa petite ville

comme je l'aime? Et si l'amitié ne suffit pas à son bonheur,

croyez-vous qu'elle ne trouvera pas autour de nous un homme digne de

son amour?

La bonne madame S... secoua la tête. -- Elle ne voudra pas être aimée

en artiste, dit-elle avec un sourire dont sa fille comprit la

mélancolie.

L'entretien fut repris le lendemain. Une nouvelle lettre de Pauline

annonçait que la modique fortune de sa mère allait être absorbée par

d'anciennes dettes que son père avait laissées, et qu'elle voulait

payer à tout prix et sans retard. La patience des créanciers avait

fait grâce à la vieillesse et aux infirmités de madame D...; mais sa

fille, jeune et capable de travailler pour vivre, n'avait pas droit

aux mêmes égards. On pouvait, sans trop rougir, la dépouiller de son

mince héritage. Pauline ne voulait ni attendre la menace, ni implorer

la pitié; elle renonçait à la succession de ses parents et allait

essayer de monter un petit atelier de broderie.

Ces nouvelles levèrent tous les scrupules de Laurence et imposèrent

silence aux sages prévisions de sa mère. Toutes deux montèrent en

voiture, et huit jours après elles revinrent à Paris avec Pauline.

Ce n'était pas sans quelque embarras que Laurence avait offert à son

amie de l'emmener et de se charger d'elle à jamais. Elle s'attendait

bien à trouver chez elle un reste de préjugés et de dévotion; mais la

vérité est que Pauline n'était pas réellement pieuse. C'était une âme

fière et jalouse de sa propre dignité. Elle trouvait dans le

catholicisme la nuance qui convenait à son caractère, car toutes les

nuances possibles se trouvent dans les religions vieillies; tant de

siècles les ont modifiées, tant d'hommes ont mis la main à l'édifice,

tant d'intelligences, de passions et de vertus y ont apporté leurs

trésors, leurs erreurs ou leurs lumières, que mille doctrines se

trouvent à la fin contenues dans une seule, et mille natures diverses

y peuvent puiser l'excuse ou le stimulant qui leur convient. C'est par

là que ces religions s'élèvent, c'est aussi par là qu'elles

s'écroulent.

Pauline n'était pas douée des instincts de douceur, d'amour et

d'humilité qui caractérisent les natures vraiment évangéliques. Elle

était si peu portée à l'abnégation, qu'elle s'était toujours trouvée

malheureuse, immolée qu'elle était à ses devoirs. Elle avait besoin de

sa propre estime, et peut-être aussi de celle d'autrui, bien plus que

de l'amour de Dieu et du bonheur du prochain. Tandis que Laurence,

moins forte et moins orgueilleuse, se consolait de toute privation et

de tout sacrifice en voyant sourire sa mère, Pauline reprochait à la

sienne, malgré elle et dans le fond de son coeur, cette longue

satisfaction conquise à ses dépens. Ce ne fut donc pas un sentiment

d'austérité religieuse qui la fit hésiter à accepter l'offre de son

amie, ce fut la crainte de n'être pas assez dignement placée auprès

d'elle.

D'abord Laurence ne la comprit pas, et crut que la peur d'être blâmée

par les esprits rigides la retenait encore. Mais ce n'était pas là non

plus le motif de Pauline. L'opinion avait changé autour d'elle;

l'amitié de la grande actrice n'était plus une honte, c'était un

honneur. Il y avait désormais une sorte de gloire à se vanter de son

attention et de son souvenir. La nouvelle apparition qu'elle fit à

Saint-Front fut un triomphe bien supérieur au premier. Elle fut

obligée de se défendre des hommages importuns que chacun aspirait à

lui rendre, et la préférence exclusive qu'elle montrait à Pauline

excita mille jalousies dont Pauline put s'enorgueillir.

Au bout de quelques heures d'entretien, Laurence vit qu'un scrupule de

délicatesse empêchait Pauline d'accepter ses bienfaits. Laurence ne

comprit pas trop cet excès de fierté qui craint d'accepter le poids de

la reconnaissance; mais elle le respecta, et se fit humble jusqu'à la

prière, jusqu'aux larmes, pour vaincre cet orgueil de la pauvreté, qui

serait la plus laide chose du monde si tant d'insolences protectrices

n'étaient là pour le justifier. Pauline devait-elle craindre cette

insolence de la part de Laurence? Non; mais elle ne pouvait s'empêcher

de trembler un peu, et Laurence, quoiqu'un peu blessée de cette

méfiance, se promit et se flatta de la vaincre bientôt. Elle en

triompha du moins momentanément, grâce à cette éloquence du coeur dont

elle avait le don; et Pauline, touchée, curieuse, entraînée, posa un

pied tremblant sur le seuil de cette vie nouvelle, se promettant de

revenir sur ses pas au premier mécompte qu'elle y rencontrerait.

Les premières semaines que Pauline passa à Paris furent calmes et

charmantes. Laurence avait été assez gravement malade pour obtenir, il

y avait déjà deux mois, un congé qu'elle consacrait à des études

consciencieuses. Elle occupait avec sa mère un joli petit hôtel au

milieu de jardins où le bruit de la ville n'arrivait qu'à peine, et où

elle recevait peu de monde. C'était la saison où chacun est à la

campagne, où les théâtres sont peu brillants, où les vrais artistes

aiment à méditer et à se recueillir. Cette jolie maison, simple, mais

décorée avec un goût parfait, ces habitudes élégantes, cette vie

paisible et intelligente que Laurence avait su se faire au milieu d'un

monde d'intrigue et de corruption, donnaient un généreux démenti à

toutes les terreurs que Pauline avait éprouvées autrefois sur le

compte de son amie. Il est vrai que Laurence n'avait pas toujours été

aussi prudente, aussi bien entourée, aussi sagement posée dans sa

propre vie qu'elle l'était désormais. Elle avait acquis à ses dépens

de l'expérience et du discernement, et, quoique bien jeune encore,

elle avait été fort éprouvée par l'ingratitude et la méchanceté. Après

avoir beaucoup souffert, beaucoup pleuré ses illusions et beaucoup

regretté les courageux élans de sa jeunesse, elle s'était résignée à

subir la vie telle qu'elle est faite ici-bas, à ne rien craindre comme

à ne rien provoquer de la part de l'opinion, à sacrifier souvent

l'enivrement des rêves à la douceur de suivre un bon conseil,

l'irritation d'une juste colère à la sainte joie de pardonner. En un

mot, elle commençait à résoudre, dans l'exercice de son art comme dans

sa vie privée, un problème difficile. Elle s'était apaisée sans se

refroidir, elle se contenait sans s'effacer.

Sa mère, dont la raison l'avait quelquefois irritée, mais dont la

bonté la subjuguait toujours, lui avait été une providence. Si elle

n'avait pas été assez forte pour la préserver de quelques erreurs,

elle avait été assez sage pour l'en retirer à temps. Laurence s'était

parfois égarée, et jamais perdue. Madame S... avait su à propos lui

faire le sacrifice apparent de ses principes, et, quoi qu'on en dise,

quoi qu'on en pense, ce sacrifice est le plus sublime que puisse

suggérer l'amour maternel. Honte à la mère qui abandonne sa fille par

la crainte d'être réputée sa complaisante ou sa complice! Madame S...

avait affronté cette horrible accusation, et on ne la lui avait pas

épargnée. Le grand coeur de Laurence l'avait compris, et, désormais

sauvée par elle, arrachée au vertige qui l'avait un instant suspendue

au bord des abîmes, elle eût sacrifié tout, même une passion ardente,

même un espoir légitime, à la crainte d'attirer sur sa mère un outrage

nouveau.

Ce qui se passait à cet égard dans l'âme de ces deux femmes était si

délicat, si exquis et entouré d'un si chaste mystère, que Pauline,

ignorante et inexpérimentée à vingt-cinq ans comme une fille de

quinze, ne pouvait ni le comprendre, ni le pressentir. D'abord, elle

ne songea pas à le pénétrer; elle ne fut frappée que du bonheur et de

l'harmonie parfaite qui régnaient dans cette famille: la mère, la

fille artiste et les deux jeunes soeurs, ses élèves, ses filles aussi,

car elle assurait leur bien-être à la sueur de son noble front, et

consacrait à leur éducation ses plus douces heures de liberté. Leur

intimité, leur enjouement à toutes, faisaient un contraste bien

étrange avec l'espèce de haine et de crainte qui avait cimenté

l'attachement réciproque de Pauline et de sa mère. Pauline en fit la

remarque avec une souffrance intérieure qui n'était pas du remords

(elle avait vaincu cent fois la tentation d'abandonner ses devoirs),

mais qui ressemblait à de la honte. Pouvait-elle ne pas se sentir

humiliée de trouver plus de dévouement et de véritables vertus

domestiques dans la demeure élégante d'une comédienne, qu'elle n'avait

pu en pratiquer au sein de ses austères foyers? Que de pensées

brûlantes lui avaient fait monter la rougeur au front, lorsqu'elle

veillait seule la nuit, à la clarté de sa lampe, dans sa pudique

cellule! et maintenant, elle voyait Laurence couchée sur un divan de

sultane, dans son boudoir d'actrice, lisant tout haut des vers de

Shakspeare à ses petites soeurs attentives et recueillies pendant que

la mère, alerte encore, fraîche et mise avec goût, préparait leur

toilette du lendemain et reposait à la dérobée sur ce beau groupe, si

cher à ses entrailles, un regard de béatitude. Là étaient réunis

l'enthousiasme d'artiste, la bonté, la poésie, l'affection, et

au-dessus planait encore la sagesse, c'est-à-dire le sentiment du beau

moral, le respect de soi-même, le courage du coeur. Pauline pensait

rêver, elle ne pouvait se décider à croire ce qu'elle voyait;

peut-être y répugnait-elle par la crainte de se trouver inférieure à

Laurence.

Malgré ces doutes et ces angoisses secrètes, Pauline fut admirable

dans ses premiers rapports avec de nouvelles existences. Toujours

fière dans son indigence, elle eut la noblesse de savoir se rendre

utile plus que dispendieuse. Elle refusa avec un stoïcisme

extraordinaire chez une jeune provinciale les jolies toilettes que

Laurence lui voulait faire adopter. Elle s'en tint strictement à son

deuil habituel, à sa petite robe noire, à sa petite collerette

blanche, à ses cheveux sans rubans et sans joyaux. Elle s'immisça

volontairement dans le gouvernement de la maison, dont Laurence

n'entendait, comme elle le disait, que la synthèse, et dont le détail

devenait un peu lourd pour la bonne madame S... Elle y apporta des

réformes d'économie, sans en diminuer l'élégance et le confortable.

Puis, reprenant à de certaines heures ses travaux d'aiguille, elle

consacra toutes ses jolies broderies à la toilette des deux petites

filles. Elle se fit encore leur sous-maîtresse et leur répétiteur dans

l'intervalle des leçons de Laurence. Elle aida celle-ci à apprendre

ses rôles en les lui faisant réciter; enfin elle sut se faire une

place à la fois humble et grande au sein de cette famille, et son

juste orgueil fut satisfait de la déférence et de la tendresse qu'elle

reçut en échange.

Cette vie fut sans nuage jusqu'à l'entrée de l'hiver. Tous les jours

Laurence avait à dîner deux ou trois vieux amis; tous les soirs, six à

huit personnes intimes venaient prendre le thé dans son petit salon et

causer agréablement sur les arts, sur la littérature, voire un peu sur

la politique et la philosophie sociale. Ces causeries, pleines de

charme et d'intérêt entre des personnes distinguées, pouvaient

rappeler, pour le bon goût, l'esprit et la politesse, celles qu'on

avait, au siècle dernier, chez mademoiselle Verrière, dans le pavillon

qui fait le coin de la rue Caumartin et du boulevard. Mais elles

avaient plus d'animation véritable; car l'esprit de notre époque est

plus profond, et d'assez graves questions peuvent être agitées, même

entre les deux sexes, sans ridicule et sans pédantisme. Le véritable

esprit des femmes pourra encore consister pendant longtemps à savoir

interroger et écouter; mais il leur est déjà permis de comprendre ce

qu'elles écoutent et de vouloir une réponse sérieuse à ce qu'elles

demandent.

Le hasard fit que durant toute cette fin d'automne la société intime

de Laurence ne se composa que de femmes ou d'hommes d'un certain âge,

étrangers à toute prétention. Disons, en passant, que ce ne fut pas

seulement le hasard qui fit ce choix, mais le goût que Laurence

éprouvait et manifestait de plus en plus pour les choses et partant

pour les personnes sérieuses. Autour d'une femme remarquable, tout

tend à s'harmoniser et à prendre la teinte de ses pensées et de ses

sentiments. Pauline n'eut donc pas l'occasion de voir une seule

personne qui pût déranger le calme de son esprit; et ce qui fut

étrange, même à ses propres yeux, c'est qu'elle commençait déjà à

trouver cette vie monotone, cette société un peu pâle, et à se

demander si le rêve qu'elle avait fait du \_tourbillon\_ de Laurence

devait n'avoir pas une plus saisissante réalisation. Elle s'étonna de

retomber dans l'affaissement qu'elle avait si longtemps combattu dans

la solitude; et, pour justifier vis-à-vis d'elle-même cette singulière

inquiétude, elle se persuada qu'elle avait pris dans sa retraite une

tendance au spleen que rien ne pourrait guérir.

Mais les choses ne devaient pas durer ainsi. Quelque répugnance que

l'actrice éprouvât à rentrer dans le bruit du monde, quelque soin

qu'elle prît d'écarter de son intimité tout caractère léger, toute

assiduité dangereuse, l'hiver arriva. Les châteaux cédèrent leurs

hôtes aux salons de Paris, les théâtres ravivèrent leur répertoire, le

public réclama ses artistes privilégiés. Le mouvement, le travail

hâté, l'inquiétude et l'attrait du succès envahirent le paisible

intérieur de Laurence. Il fallut laisser franchir le seuil du

sanctuaire à d'autres hommes qu'aux vieux amis. Des gens de lettres,

des camarades de théâtre, des hommes d'État, en rapport par les

subventions avec les grandes académies dramatiques, les uns

remarquables par le talent, d'autres par la figure et l'élégance,

d'autres encore par le crédit et la fortune, passèrent peu à peu

d'abord, et puis en foule, devant le rideau sans couleur et sans

images où Pauline brûlait de voir le monde de ses rêves se dessiner

enfin à ses yeux. Laurence, habituée à ce cortège de la célébrité, ne

sentit pas son coeur s'émouvoir. Seulement sa vie changea forcément de

cours, ses heures furent plus remplies, son cerveau plus absorbé par

l'étude, ses fibres d'artiste plus excitées par le contact du public.

Sa mère et ses soeurs la suivirent, paisibles et fidèles satellites,

dans son orbe éblouissant. Mais Pauline!... Ici commença enfin à

poindre la vie de son âme, et à s'agiter dans son âme le drame de sa

vie.

IV.

Parmi les jeunes gens qui se posaient en adorateurs de Laurence, il y

avait un certain Montgenays, qui faisait des vers et de la prose pour

son plaisir, mais qui, soit modestie, soit dédain, ne s'avouait point

homme de lettres. Il avait de l'esprit, beaucoup d'usage du monde,

quelque instruction et une sorte de talent. Fils d'un banquier, il

avait hérité d'une fortune considérable, et ne songeait point à

l'augmenter, mais ne se mettait guère en peine d'en faire un usage

plus noble que d'acheter des chevaux, d'avoir des loges aux théâtres,

de bons dîners chez lui, de beaux meubles, des tableaux et des dettes.

Quoique ce ne fût ni un grand esprit ni un grand coeur, il faut dire à

son excuse qu'il était beaucoup moins frivole et moins ignare que ne

le sont pour la plupart les jeunes gens riches de ce temps-ci. C'était

un homme sans principes, mais par convenance ennemi du scandale;

passablement corrompu, mais élégant dans ses moeurs, toutes mauvaises

qu'elles fussent; capable de faire le mal par occasion et non par

goût; sceptique par éducation, par habitude et par ton; porté aux

vices du monde par manque de bons principes et de bons exemples, plus

que par nature et par choix; du reste, critique intelligent, écrivain

pur, causeur agréable, connaisseur et dilettante dans toutes les

branches des beaux-arts, protecteur avec grâce, sachant et faisant un

peu de tout; voyant la meilleure compagnie sans ostentation, et

fréquentant la mauvaise sans effronterie; consacrant une grande partie

de sa fortune, non à secourir les artistes malheureux, mais à recevoir

avec luxe les célébrités. Il était bien venu partout, et partout il

était parfaitement convenable. Il passait pour un grand homme auprès

des ignorants, et pour un homme éclairé chez les gens ordinaires. Les

personnes d'un esprit élevé estimaient sa conversation par comparaison

avec celle des autres riches, et les orgueilleux la toléraient parce

qu'il savait les flatter en les raillant. Enfin, ce Montgenays était

précisément ce que les gens du monde appellent un homme d'esprit; les

artistes, un homme de goût. Pauvre, il eût été confondu dans la foule

des intelligences vulgaires; riche, on devait lui savoir gré de n'être

ni un juif, ni un sot, ni un maniaque.

Il était de ces gens qu'on rencontre partout, que tout le monde

connaît au moins de vue, et qui connaissent chacun par son nom. Il

n'était point de société où il ne fût admis, point de théâtre où il

n'eût ses entrées dans les coulisses et dans le foyer des acteurs,

point d'entreprise où il n'eût quelques capitaux, point

d'administration où il n'eût quelque influence, point de cercle dont

il ne fût un des fondateurs et un des soutiens. Ce n'était pas le

dandysme qui lui avait servi de clef pour pénétrer ainsi à travers le

monde; c'était un certain savoir-faire, plein d'égoïsme, exempt de

passion, mêlé de vanité, et soutenu d'assez d'esprit pour faire

paraître son rôle plus généreux, plus intelligent et plus épris de

l'art qu'il ne l'était en effet.

Sa position l'avait, depuis quelques années déjà, mis en rapport avec

Laurence; mais ce furent d'abord des rapports éloignés, de pure

politesse; et si Montgenays y avait mis parfois de la galanterie,

c'était dans la mesure la plus parfaite et la plus convenable.

Laurence s'était un peu méfiée de lui d'abord, sachant fort bien qu'il

n'est point de société plus funeste à la réputation d'une jeune

actrice que celle de certains hommes du monde. Mais quand elle vit que

Montgenays ne lui faisait pas la cour, qu'il venait chez elle assez

souvent pour manifester quelque prétention, et qu'il n'en manifestait

cependant aucune, elle lui sut gré de cette manière d'être, la prit

pour un témoignage d'estime de très-bon goût; et, craignant de se

montrer prude ou coquette en se tenant sur ses gardes, elle le laissa

pénétrer dans son intimité, en reçut avec confiance mille petits

services insignifiants qu'il lui rendit avec un empressement

respectueux, et ne craignit pas de le nommer parmi ses amis

véritables, lui faisant un grand mérite d'être beau, riche, jeune,

influent, et de n'avoir aucune fatuité.

La conduite extérieure de Montgenays autorisait cette confiance. Chose

étrange cependant, cette confiance le blessait en même temps qu'elle

le flattait. Soit qu'on le prît pour l'amant ou pour l'ami de

Laurence, son amour-propre était caressé. Mais lorsqu'il se disait

qu'elle le traitait en réalité comme un homme sans conséquence, il en

éprouvait un secret dépit, et il lui passait par l'esprit de s'en

venger quelque jour.

Le fait est qu'il n'était point épris d'elle. Du moins, depuis trois

ans qu'il la voyait de plus en plus intimement, le calme apathique de

son coeur n'en avait reçu aucune atteinte. Il était de ces hommes déjà

blasés par de secrets désordres, qui ne peuvent plus éprouver de

désirs violents que ceux où la vanité est en cause. Lorsqu'il avait

connu Laurence, sa réputation et son talent étaient en marche

ascendante; mais ni l'un ni l'autre n'étaient assez constatés pour

qu'il attachât un grand prix à sa conquête. D'ailleurs, il avait bien

assez d'esprit pour savoir que les avantages du monde n'assurent point

aujourd'hui de succès infaillibles. Il apprit et il vit que Laurence

avait une âme trop élevée pour céder jamais à d'autres entraînements

que ceux du coeur. Il sut en outre que, trop insouciante peut-être de

l'opinion publique alors que son âme était envahie par un sentiment

généreux, elle redoutait néanmoins et repoussait l'imputation d'être

protégée et assistée par un amant. Il s'enquit de son passé, de sa vie

intime: il s'assura que tout autre cadeau que celui d'un bouquet

serait repoussé d'elle comme un sanglant affront; et en même temps que

ces découvertes lui donnèrent de l'estime pour Laurence, elles

éveillèrent en lui la pensée de vaincre cette fierté, parce que cela

était difficile et aurait du retentissement. C'était donc dans ce but

qu'il s'était glissé dans son intimité, mais avec adresse, et pensant

bien que le premier point était de lui ôter toute crainte sur ses

intentions.

Pendant ces trois ans le temps avait marché, et l'occasion de risquer

une tentative ne s'était pas présentée. Le talent de Laurence était

devenu incontestable, sa célébrité avait grandi, son existence était

assurée, et, ce qu'il y avait de plus remarquable, son coeur ne

s'était point donné. Elle vivait repliée sur elle-même, ferme, calme,

triste parfois, mais résolue de ne plus se risquer à la légère sur

l'aile des orages. Peut-être ses réflexions l'avaient-elle rendue plus

difficile, peut-être ne trouvait-elle aucun homme digne de son

choix... Était-ce dédain, était-ce courage? Montgenays se le demandait

avec anxiété. Quelques-uns se persuadaient qu'il était aimé en secret,

et lui demandaient compte, à lui, de son indifférence apparente. Trop

adroit pour se laisser pénétrer, Montgenays répondait que le respect

enchaînerait toujours en lui la pensée d'être autre chose pour

Laurence qu'un ami et un frère. On redisait ces paroles à Laurence, et

on lui demandait si sa fierté ne dispenserait jamais ce pauvre

Montgenays d'une déclaration qu'il n'aurait jamais l'audace de lui

faire. -- Je le crois modeste, répondait-elle, mais pas au point de ne

pas savoir dire qu'il aime, si jamais il vient à aimer. Cette réponse

revenait à Montgenays, et il ne savait s'il devait la prendre pour la

raillerie du dépit ou pour la douceur de l'indifférence. Sa vanité en

était parfois si tourmentée, qu'il était prêt à tout risquer pour le

savoir; mais la crainte de tout gâter et de tout perdre le retenait,

et le temps s'écoulait sans qu'il vît jour à sortir de ce cercle

vicieux où chaque semaine le transportait d'une phase d'espoir à une

phase de découragement, et d'une résolution d'hypocrisie à une

résolution d'impertinence, sans qu'il lui fût jamais possible de

trouver l'heure convenable pour une déclaration qui ne fût pas

insensée, ou pour une retraite qui ne fût pas ridicule. Ce qu'il

craignait le plus au monde, c'était de prêter à rire, lui qui mettait

son amour-propre à jouer un personnage sérieux. La présence de Pauline

lui vint en aide, et la beauté de cette jeune fille sans expérience

lui suggéra de nouveaux plans sans rien changer à son but.

Il imagina de se conformer à une tactique bien vulgaire, mais qui

manque rarement son effet, tant les femmes sont accessibles à une

sotte vanité. Il pensa qu'en feignant une velléité d'amour pour

Pauline il éveillerait chez son amie le désir de la supplanter. Absent

de Paris depuis plusieurs mois, il fit sa rentrée dans le salon de

Laurence un certain soir où Pauline, étonnée, effarouchée de voir le

cercle habituel s'agrandir d'heure en heure, commençait à souffrir du

peu d'ampleur de sa robe noire et de la roideur de sa collerette. Dans

ce cercle, elle remarquait plusieurs actrices toutes jolies ou du

moins attrayantes à force d'art; puis, en se comparant à elles, en se

comparant à Laurence même, elle se disait avec raison que sa beauté

était plus régulière, plus irréprochable, et qu'un peu de toilette

suffirait pour l'établir devant tous les yeux. En passant et repassant

dans le salon, selon sa coutume, pour préparer le thé, veiller à la

clarté des lampes et vaquer à tous ces petits soins qu'elle avait

assumés volontairement sur elle, son mélancolique regard plongeait

dans les glaces, et son petit costume de demi-béguine commençait à la

choquer. Dans un de ces moments-là elle rencontra précisément dans la

glace le regard de Montgenays, qui observait tous ses mouvements. Elle

ne l'avait pas entendu annoncer; elle l'avait rencontré dans

l'antichambre sans le voir lorsqu'il était arrivé. C'était le premier

homme d'une belle figure et d'une véritable élégance qu'elle eût

encore pu remarquer. Elle en fut frappée d'une sorte de terreur; elle

reporta ses yeux sur elle-même avec inquiétude, trouva sa robe

flétrie, ses mains rouges, ses souliers épais, sa démarche gauche.

Elle eût voulu se cacher pour échapper à ce regard qui la suivait

toujours, qui observait son trouble, et qui était assez pénétrant dans

les sentiments d'une donnée vulgaire pour comprendre d'emblée ce qui

se passait en elle. Quelques instants après, elle remarqua que

Montgenays parlait d'elle à Laurence; car, tout en s'entretenant à

voix basse, leurs regards se portaient sur elle. -- Est-ce une

première camériste ou une demoiselle de compagnie que vous avez là?

demandait Montgenays à Laurence, quoiqu'il sût fort bien le roman de

Pauline. -- Ni l'une ni l'autre, répondit Laurence. C'est mon amie de

province dont je vous ai souvent parlé. Comment vous plaît-elle?

-- Montgenays affecta de ne pas répondre d'abord, de regarder fixement

Pauline; puis il dit d'un ton étrange que Laurence ne lui connaissait

pas, car c'était une intonation mise en réserve depuis longtemps pour

faire son effet dans l'occasion: -- Admirablement belle,

délicieusement jolie! -- En vérité! s'écria Laurence toute surprise de

ce mouvement, vous me rendez bien heureuse de me dire cela! Venez, que

je vous présente à elle. -- Et, sans attendre sa réponse, elle le prit

par le bras et l'entraîna jusqu'au bout du salon, où Pauline essayait

de se faire une contenance on rangeant son métier de broderie.

-- Permets-moi, ma chère enfant, lui dit Laurence, de te présenter un

de mes amis que tu ne connais pas encore, et qui depuis longtemps

désire beaucoup te connaître. -- Puis, ayant nommé Montgenays à

Pauline, qui, dans son trouble, n'entendit rien, elle adressa la

parole à un de ses camarades qui entrait; et, changeant de groupe,

elle laissa Montgenays et Pauline face à face, pour ainsi dire tête à

tête, dans le coin du salon.

Jamais Pauline n'avait parlé à un homme aussi bien frisé, cravaté,

chaussé et parfumé. Hélas! on n'imagine pas quel prestige ces minuties

de la vie élégante exercent sur l'imagination d'une fille de province.

Une main blanche, un diamant à la chemise, un soulier verni, une fleur

à la boutonnière, sont des recherches qui ne brillent plus en quelque

sorte dans un salon que par leur absence; mais qu'un commis-voyageur

étale ces séductions inouïes dans une petite ville, et tous les

regards seront attachés sur lui. Je ne veux pas dire que tous les

coeurs voleront au-devant du sien, mais du moins je pense qu'il sera

bien sot s'il n'en accapare pas quelques-uns.

Cet engouement puéril ne dura qu'un instant chez Pauline. Intelligente

et fière, elle eut bientôt secoué ce reste de \_provincialité\_ mais

elle ne put se défendre de trouver une grande distinction et un grand

charme dans les paroles que Montgenays lui adressa. Elle avait rougi

d'être troublée par le seul extérieur d'un homme. Elle se réconcilia

avec sa première impression en croyant trouver dans l'esprit de cet

homme le même cachet d'élégance dont toute sa personne portait

l'empreinte. Puis cette attention particulière qu'il lui accordait, le

soin qu'il semblait avoir pris de se faire présenter à elle retirée

dans un coin parmi les tasses de Chine et les vases de fleurs, le

plaisir timide qu'il paraissait goûter à la questionner sur ses goûts,

sur ses impressions et ses sympathies, la traitant de prime abord

comme une personne éclairée, capable de tout comprendre et de tout

juger; toutes ces coquetteries de la politesse du monde, dont Pauline

ne connaissait pas la banalité et la perfidie, la réveillèrent de sa

langueur habituelle. Elle s'excusa un instant sur son ignorance de

toutes choses; Montgenays parut prendre cette timidité pour une

admirable modestie ou pour une méfiance dont il se plaignait d'une

façon cafarde. Peu à peu Pauline s'enhardit jusqu'à vouloir montrer

qu'elle aussi avait de l'esprit, du goût, de l'instruction. Le fait

est qu'elle en avait extraordinairement eu égard à son existence

passée, mais qu'au milieu de tous ces artistes brisés à une causerie

étincelante elle ne pouvait éviter de tomber parfois dans le lieu

commun. Quoique sa nature distinguée la préservât de toute expression

triviale, il était facile de voir que son esprit n'était pas encore

sorti tout à fait de l'état de chrysalide. Un homme supérieur à

Montgenays n'en eût été que plus intéressé à ce développement; mais le

vaniteux en conçut un secret mépris pour l'intelligence de Pauline, et

il décida avec lui-même, dès cet instant, qu'elle ne lui servirait

jamais que de jouet, de moyen, de victime, s'il le fallait.

Qui eût pu supposer dans un homme froid et nonchalant en apparence une

résolution si sèche et si cruelle? Personne, à coup sûr. Laurence,

malgré tout son jugement, ne pouvait le soupçonner, et Pauline, moins

que personne, devait en concevoir l'idée.

Lorsque Laurence se rapprocha d'elle, se souvenant avec sollicitude

qu'elle l'avait laissée auprès de Montgenays troublée jusqu'à la

fièvre, confuse jusqu'à l'angoisse, elle fut fort surprise de la

retrouver brillante, enjouée, animée d'une beauté inconnue, et presque

aussi à l'aise que si elle eût passé sa vie dans le monde.

-- Regarde donc ton amie de province, lui dit à l'oreille un vieux

comédien de ses amis; n'est-ce pas merveille de voir comme en un

instant l'esprit vient aux filles?

Laurence fit peu d'attention à cette plaisanterie. Elle ne remarqua

pas non plus, le lendemain, que Montgenays était venu lui rendre

visite une heure trop tôt, car il savait fort bien que Laurence

sortait de la répétition à quatre heures; et depuis trois jusqu'à

quatre heures il l'avait attendue au salon, non pas seul, mais penché

sur le métier de Pauline.

Au grand jour, Pauline l'avait trouvé fort vieux. Quoiqu'il n'eût que

trente ans, son visage portait la flétrissure de quelques excès; l'on

sait que la beauté est inséparable, dans les idées de province, de la

fraîcheur et de la santé. Pauline ne comprenait pas encore, et ceci

faisait son éloge, que les traces de la débauche pussent imprimer au

front une apparence de poésie et de grandeur. Combien d'hommes dans

notre époque de romantisme ont été réputés penseurs et poëtes, rien

que pour avoir l'orbite creusé et le front dévasté avant l'âge!

Combien ont paru hommes de génie qui n'étaient que malades!

Mais le charme des paroles captiva Pauline encore plus que la veille.

Toutes ces insinuantes flatteries que la femme du monde la plus bornée

sait apprécier à leur valeur, tombaient dans l'âme aride et flétrie de

la pauvre recluse comme une pluie bienfaisante. Son orgueil, trop

longtemps privé de satisfactions légitimes, s'épanouissait au souffle

dangereux de la séduction, et quelle séduction déplorable! celle d'un

homme parfaitement froid, qui méprisait sa crédulité, et qui voulait

en faire un marchepied pour s'élever jusqu'à Laurence.

V.

La première personne qui s'aperçut de l'amour insensé de Pauline fut

madame S... Elle avait pressenti et deviné, avec l'instinct du génie

maternel, le projet et la tactique de Montgenays. Elle n'avait jamais

été dupe de son indifférence simulée, et s'était toujours tenue en

méfiance de lui, ce qui faisait dire à Montgenays que madame S...

était, comme toutes les mères d'artiste, une femme bornée, maussade,

fâcheuse au développement de sa fille. Lorsqu'il fit la cour à

Pauline, madame S..., emportée par sa sollicitude, craignit que cette

ruse n'eût une sorte de succès, et que Laurence ne se sentît piquée

d'avoir passé inaperçue devant les yeux d'un homme à la mode. Elle

n'eût pas dû croire Laurence accessible à ce petit sentiment; mais

madame S..., au milieu de sa sagesse vraiment supérieure, avait de ces

enfantillages de mère qui s'effraie hors de raison au moindre danger.

Elle craignit le moment où Laurence ouvrirait les yeux sur l'intrigue

entamée par Montgenays, et, au lieu d'appeler la raison et la

tendresse de sa fille au secours de Pauline, elle essaya seule de

détromper celle-ci et de l'éclairer sur son imprudence.

Mais, quoiqu'elle y mît de l'affection et de la délicatesse, elle fut

fort mal accueillie. Pauline était enivrée; on lui eût arraché la vie

plutôt que la présomption d'être adorée. La manière un peu aigre dont

elle repoussa les avertissements de madame S... donnèrent un peu

d'amertume à celle-ci. Il y eut quelques paroles échangées où perçait

d'une part le sentiment de l'infériorité de Pauline, de l'autre

l'orgueil du triomphe remporté sur Laurence. Effrayée de ce qui lui

était échappé, Pauline le confia à Montgenays, qui, plein de joie,

s'imagina que madame S... avait été en ceci la confidente et l'écho du

dépit de sa fille. Il crut toucher à son but, et, comme un joueur qui

double son enjeu, il redoubla d'attentions et d'assiduités auprès de

Pauline. Déjà il avait osé lui faire ce lâche mensonge d'un amour

qu'il n'éprouvait pas. Elle avait feint de n'y pas croire; mais elle

n'y croyait que trop, l'infortunée! Quoiqu'elle se fût défendue avec

courage, Montgenays n'en était pas moins sûr d'avoir bouleversé

profondément tout son être moral. Il dédaignait le reste de sa

victoire, et attendait, pour la remporter ou l'abandonner, que

Laurence se prononçât pour ou contre.

Absorbée par ses études et forcée de passer presque toutes ses

journées au théâtre, le matin pour les répétitions, le soir pour les

représentations, Laurence ne pouvait suivre les progrès que Montgenays

faisait dans l'estime de Pauline. Elle fut frappée, un soir, de

l'émotion avec laquelle la jeune fille entendit Lavallée, le vieux

comédien, homme d'esprit, qui avait servi de patron et pour ainsi dire

de répondant à Laurence lors de ses débuts, juger sévèrement le

caractère et l'esprit de Montgenays. Il le déclara vulgaire entre tous

les hommes vulgaires; et, comme Laurence défendait au moins les

qualités de son coeur, Lavallée s'écria: -- Quant à moi, je sais bien

que je serai contredit ici par tout le monde, car tout le monde lui

veut du bien. Et savez-vous pourquoi tout le monde l'aime? c'est qu'il

n'est pas méchant. -- Il me semble que c'est quelque chose, dit

Pauline avec intention et en lançant un regard plein d'amertume au

vieil artiste, qui était pourtant le meilleur des hommes et qui ne

prit rien pour lui de l'allusion. -- C'est moins que rien,

répondit-il; car il n'est pas bon, et voilà pourquoi je ne l'aime pas,

si vous voulez le savoir. On n'a jamais rien à espérer et l'on a tout

à craindre d'un homme qui n'est ni bon ni méchant.

Plusieurs voix s'élevèrent pour défendre Montgenays, et celle de

Laurence par-dessus toutes les autres; seulement elle ne put l'excuser

lorsque Lavallée lui démontra par des preuves que Montgenays n'avait

point d'ami véritable, et qu'on ne lui avait jamais vu aucun de ces

mouvements de vertueuse colère qui trahissent un coeur généreux et

grand. Alors Pauline, ne pouvant se contenir davantage, dit à Laurence

qu'elle méritait plus que personne le reproche de Lavallée, en

laissant accabler un de ses amis les plus sûrs et les plus dévoués

sans indignation et sans douleur. Pauline, en faisant cette sortie

étrange, tremblait et cassait son aiguille de tapisserie; son

agitation fut si marquée qu'il se fit un instant de silence, et tous

les yeux se tournèrent vers elle avec surprise. Elle vit alors son

imprudence, et essaya de la réparer en blâmant d'une manière générale

le train du monde en ces sortes d'affaires. -- C'est une chose bien

triste à étudier dans ce pays, dit-elle, que l'indifférence avec

laquelle on entend déchirer des gens auxquels on ne rougit pourtant

pas, un instant après, de faire bon accueil et de serrer la main. Je

suis une ignorante, moi, une provinciale sans usage; mais je ne peux

m'habituer à cela... Voyons, monsieur Lavallée, c'est à vous de me

donner raison; car me voici précisément dans un de ces mouvements de

vertu brutale dont vous reprochez l'absence à M. Montgenays. -- En

prononçant ces derniers mots, Pauline s'efforçait de sourire à

Laurence pour atténuer l'effet de ce qu'elle avait dit, et elle y

avait réussi pour tout le monde, excepté pour son amie, dont le

regard, plein de sollicitude et de pénétration, surprit une larme au

bord de sa paupière. Lavallée donna raison à Pauline, et ce lui fut

une occasion de débiter avec un remarquable talent une tirade du

\_Misanthrope\_ sur l'ami du genre humain. Il avait la tradition de

Fleury pour jouer ce rôle, et il l'aimait tellement que, malgré lui,

il s'était identifié avec le caractère d'Alceste plus que sa nature ne

l'exigeait de lui. Ceci arrive souvent aux artistes: leur instinct les

porte à moitié vers un type qu'ils reproduisent avec amour, le succès

qu'ils obtiennent dans cette création fait l'autre moitié de

l'assimilation; et c'est ainsi que l'art, qui est l'expression de la

vie en nous, devient souvent en nous la vie elle-même.

Lorsque Laurence fut seule le soir avec son amie, elle l'interrogea

avec la confiance que donne une véritable affection. Elle fut surprise

de la réserve et de l'espèce de crainte qui régnait dans ses réponses,

et elle finit par s'en inquiéter. -- Écoute, ma chérie, lui dit-elle

en la quittant, toute la peine que tu prends pour me prouver que tu ne

l'aimes pas me fait craindre que tu ne l'aimes réellement. Je ne te

dirai pas que cela m'afflige, car je crois Montgenays digne de ton

estime; mais je ne sais pas s'il t'aime, et je voudrais en être sûre.

Si cela était, il me semble qu'il aurait dû me le dire avant de te le

faire entendre. Je suis ta mère, moi! La connaissance que j'ai du

monde et de ses abîmes me donne le droit et m'impose le devoir de te

guider et de t'éclairer au besoin. Je t'en supplie, n'écoute les

belles paroles d'aucun homme avant de m'avoir consultée; c'est à moi

de lire la première dans le coeur qui s'offrira à toi; car je suis

calme, et je ne crois pas que lorsqu'il s'agira de Pauline, de la

personne que j'aime le plus au monde après ma mère et mes soeurs, on

puisse être habile à me tromper.

Ces tendres paroles blessèrent Pauline jusqu'au fond de l'âme. Il lui

sembla que Laurence voulait s'élever au-dessus d'elle en s'arrogeant

le droit de la diriger. Pauline ne pouvait pas oublier le temps où

Laurence lui semblait perdue et dégradée, et où ses prières

orgueilleuses montaient vers Dieu comme celle du Pharisien, demandant

un peu de pitié pour l'excommuniée rejetée à la porte du temple.

Laurence aussi l'avait gâtée comme on gâte un enfant, par trop de

tendresse et d'engouement naïf. Elle lui avait trop souvent répété

dans ses lettres qu'elle était devant ses yeux comme un ange de

lumière et de pureté dont la céleste image la préserverait de toute

mauvaise pensée. Pauline s'était habituée à poser devant Laurence

comme une madone, et recevoir d'elle désormais un avertissement

maternel lui paraissait un outrage. Elle en fut humiliée et même

courroucée à ne pouvoir dormir. Cependant le lendemain elle vainquit

en elle-même ce mouvement injuste, et la remercia cordialement de sa

tendre inquiétude; mais elle ne put se résoudre à lui avouer ses

sentiments pour Montgenays.

Une fois éveillée, la sollicitude de Laurence ne s'endormit plus. Elle

eut un entretien avec sa mère, lui reprocha un peu de ne pas lui avoir

dit plus tôt ce qu'elle avait cru deviner, et, respectant la méfiance

de Pauline, qu'elle attribuait à un excès de pudeur, elle observa

toutes les démarches de Montgenays. Il ne lui fallut pas beaucoup de

temps pour s'assurer que madame S... avait deviné juste, et, trois

jours après son premier soupçon, elle acquit la certitude qu'elle

cherchait. Elle surprit Pauline et Montgenays au milieu d'un

tête-à-tête fort animé, feignit de ne pas voir le trouble de Pauline,

et, dès le soir même, elle fit venir Montgenays dans son cabinet

d'étude, où elle dit: -- Je vous croyais mon ami, et j'ai pourtant un

manque d'amitié bien grave à vous reprocher, Montgenays. Vous aimez

Pauline, et vous ne me l'avez pas confié. Vous lui faites la cour, et

vous ne m'avez pas demandé de vous y autoriser.

Elle dit ces paroles avec un peu d'émotion, car elle blâmait

sérieusement Montgenays dans son coeur, et la marche mystérieuse qu'il

avait suivie lui causait quelque effroi pour Pauline. Montgenays

désirait pouvoir attribuer ce ton de reproche à un sentiment

personnel. Il se composa un maintien impénétrable, et résolut d'être

sur la défensive jusqu'à ce que Laurence fît éclater le dépit qu'il

lui supposait. Il nia son amour pour Pauline, mais avec une gaucherie

volontaire et avec l'intention d'inquiéter de plus en plus Laurence.

Cette absence de franchise l'inquiéta en effet, mais toujours à cause

de son amie, et sans qu'elle eût seulement la pensée de mêler sa

personnalité à cette intrigue.

Montgenays, tout homme du monde qu'il était, eut la sottise de s'y

tromper; et, au moment où il crut avoir enfin éveillé la colère et la

jalousie de Laurence, il risqua le coup de théâtre qu'il avait

longtemps médité, lui avoua que son amour pour Pauline n'était qu'une

feinte vis-à-vis de lui-même, un effort désespéré, inutile peut-être

pour s'étourdir sur un chagrin profond, pour se guérir d'une passion

malheureuse... Un regard accablant de Laurence l'arrêta au moment où

il allait se perdre et sauver Pauline. Il pensa que le moment n'était

pas venu encore, et réserva son grand effet pour une crise plus

favorable. Pressé par les sévères questions de Laurence, il se

retourna de mille manières, inventa un roman tout en réticences,

protesta qu'il ne se croyait pas aimé de Pauline, et se retira sans

promettre de l'aimer sérieusement, sans consentir à la détromper, sans

rassurer l'amitié de Laurence, et sans pourtant lui donner le droit de

le condamner.

Si Montgenays était assez maladroit pour faire une chose hasardée, il

était assez habile pour la réparer. Il était de ces esprits tortueux

et puérils qui, de combinaison en combinaison, marchent péniblement et

savamment vers un \_fiasco\_ misérable. Il sut durant plusieurs semaines

tenir Laurence dans une complète incertitude. Elle ne l'avait jamais

soupçonné fat et ne pouvait se résoudre à le croire lâche. Elle voyait

l'amour et la souffrance de Pauline, et désirait tellement son

bonheur, qu'elle n'osait pas la préserver du danger en éloignant

Montgenays. -- Non, il ne m'adressait pas une impudente insinuation,

disait-elle à sa mère, lorsqu'il m'a dit qu'un amour malheureux le

tenait dans l'incertitude. J'ai cru un instant qu'il avait cette

pensée, mais cela serait trop odieux. Je le crois homme d'honneur. Il

m'a toujours témoigné une estime pleine de respect et de délicatesse.

Il ne lui serait pas venu à l'esprit tout d'un coup de se jouer de moi

et d'outrager mon amie en même temps. Il ne me croirait pas si simple

que d'être sa dupe.

-- Je le crois capable de tout, répondait madame S... Demandez à

Lavallée ce qu'il en pense; confiez-lui ce qui se passe: c'est un

homme sûr, pénétrant et dévoué.

-- Je le sais, dit Laurence; mais je ne puis cependant disposer d'un

secret que Pauline refuse de me confier: on n'a pas le droit de trahir

un mystère aussi délicat, quand on l'a surpris volontairement; Pauline

en souffrirait mortellement, et, fière comme elle l'est, ne me le

pardonnerait de sa vie. D'ailleurs Lavallée a des prétentions

exagérées: il déteste Montgenays; il ne saurait le juger avec

impartialité. Voyez quel mal nous allons faire à Pauline si nous nous

trompons! S'il est vrai que Montgenays l'aime (et pourquoi ne

serait-ce pas? elle est si belle, si sage, si intelligente!) nous

tuons son avenir en éloignant d'elle un homme qui peut l'épouser et

lui donner dans le monde un rang qu'à coup sûr elle désire; car elle

souffre de nous devoir son existence, vous le savez bien. Sa position

l'affecte plus qu'elle ne peut l'avouer; elle aspire à l'indépendance,

et la fortune peut seule la lui donner.

-- Et s'il ne l'épouse pas! reprit madame S... Quant à moi, je crois

qu'il n'y songe nullement.

-- Et moi, s'écria Laurence, je ne puis croire qu'un homme comme lui

soit assez infâme ou assez fou pour croire qu'il obtiendra Pauline

autrement.

-- Eh bien, si tu le crois, repartit la mère, essaie de les séparer;

ferme-lui ta porte: ce sera le forcer à se déclarer. Sois sûre que,

s'il l'aime, il saura bien vaincre les obstacles et prouver son amour

par des offres honorables.

-- Mais il a peut-être dit la vérité, reprenait Laurence, en

s'accusant d'un amour mal guéri qui l'empêche encore de se prononcer.

Cela ne se voit-il pas tous les jours? Un homme est quelquefois

incertain des années entières entre deux femmes dont une le retient

par sa coquetterie, tandis que l'autre l'attire par sa douceur et sa

bonté. Il arrive un moment où la mauvaise passion fait place à la

bonne, où l'esprit s'éclaire sur les défauts de l'ingrate maîtresse et

sur les qualités de l'amie généreuse. Aujourd'hui, si nous brusquons

l'incertitude de ce pauvre Montgenays, si nous lui mettons le couteau

sur la gorge et le marché à la main, il va, ne fût-ce que par dépit,

renoncer à Pauline, qui en mourra de chagrin peut-être, et retourner

aux pieds d'une perfide qui brisera ou desséchera son coeur; au lieu

que, si nous conduisons les choses avec un peu de patience et de

délicatesse, chaque jour, en voyant Pauline, en la comparant à l'autre

femme, il reconnaîtra qu'elle seule est digne d'amour, et il arrivera

à la préférer ouvertement. Que pouvons-nous craindre de cette épreuve?

Que Pauline l'aime sérieusement? c'est déjà fait; qu'elle se laisse

égarer par lui? c'est impossible. Il n'est pas homme à le tenter; elle

n'est pas femme à s'y laisser prendre.

Ces raisons ébranlèrent un peu madame S... Elle fit seulement

consentir Laurence à empêcher les tête-à-tête que ses courses et ses

occupations rendaient trop faciles et trop fréquents entre Pauline et

Montgenays. Il fut convenu que Laurence emmènerait souvent son amie

avec elle au théâtre. On devait penser que la difficulté de lui parler

augmenterait l'ardeur de Montgenays, tandis que la liberté de la voir

entretiendrait son admiration.

Mais ce fut la chose la plus difficile du monde que de décider Pauline

à quitter la maison. Elle se renfermait dans un silence pénible pour

Laurence; celle-ci était réduite à jouer avec elle un jeu puéril, en

lui donnant des raisons dont elle ne la croyait point dupe. Elle lui

représentait que sa santé était un peu altérée par les continuels

travaux du ménage; qu'elle avait besoin de mouvement, de distraction.

On lui fit même ordonnancer par un médecin un système de vie moins

sédentaire. Tout échoua contre cette résistance inerte, qui est la

force des caractères froids. Enfin Laurence imagina de demander à son

amie, comme un service, qu'elle vînt l'aider au théâtre à s'habiller

et à changer de costume dans sa loge. La femme de chambre était

maladroite, disait-on; madame S... était souffrante et succombait à la

fatigue de cette vie agitée; Laurence y succombait elle-même. Les

tendres soins d'une amie pouvaient seuls adoucir les corvées

journalières du métier. Pauline, forcée dans ses derniers

retranchements, et poussée d'ailleurs par un reste d'amitié et de

dévouement, céda, mais avec une répugnance secrète. Voir de près

chaque jour les triomphes de Laurence était une souffrance à laquelle

jamais elle n'avait pu s'habituer; et maintenant cette souffrance

devenait plus cuisante. Pauline commençait à pressentir son malheur.

Depuis que Montgenays s'était mis en tête l'espérance de réussir

auprès de l'actrice, il laissait percer par instants, malgré lui, son

dédain pour la provinciale. Pauline ne voulait pas s'éclairer, elle

fermait les yeux à l'évidence avec terreur; mais, en dépit

d'elle-même, la tristesse et la jalousie étaient entrées dans son âme.

VI.

Montgenays vit les précautions que Laurence prenait pour l'éloigner de

Pauline; il vit aussi la sombre tristesse qui s'emparait de cette

jeune fille. Il la pressa de questions; mais comme elle était encore

avec lui sur la défensive, et qu'elle ne voulait plus lui parler qu'à

la dérobée, il ne put rien apprendre de certain. Seulement il remarqua

l'espèce d'autorité que, dans la candeur de son amitié, Laurence ne

craignait pas de s'arroger sur son amie, et il remarqua aussi que

Pauline ne s'y soumettait qu'avec une sorte d'indignation contenue. Il

crut que Laurence commençait à la faire souffrir de sa jalousie; il ne

voulut pas supposer que ses préférences pour une autre pussent laisser

Laurence indifférente et loyale.

Il continua à jouer ce rôle fantasque, décousu avec intention, qui

devait les laisser toutes deux dans l'incertitude. Il affecta de

passer des semaines entières sans paraître devant elles; puis, tout à

coup, il redevenait assidu, se donnait un air inquiet, tourmenté,

montrant de l'humeur lorsqu'il était calme, feignant l'indifférence

lorsqu'on pouvait lui supposer du dépit. Cette irrésolution fatiguait

Laurence et désespérait Pauline. Le caractère de cette dernière

s'aigrissait de jour en jour. Elle se demandait pourquoi Montgenays,

après lui avoir montré tant d'empressement, devenait si nonchalant à

vaincre les obstacles qu'on avait mis entre eux. Elle s'en prenait

secrètement à Laurence de lui avoir préparé ce désenchantement, et ne

voulait pas reconnaître qu'en l'éclairant on lui rendait service.

Lorsqu'elle interrogeait Montgenays, d'un air qu'elle essayait de

rendre calme, sur ses fréquentes absences, il lui répondait, s'il

était seul avec elle, qu'il avait eu des occupations, des affaires

indispensables; mais, si Laurence était présente, il s'excusait sur la

simple fantaisie d'un besoin de solitude ou de distraction. Un jour,

Pauline lui dit devant madame S..., dont la présence assidue lui était

un supplice, qu'il devait avoir une passion dans le grand monde,

puisqu'il était devenu si rare dans la société des artistes.

Montgenays répondit assez brutalement: -- Quand cela serait, je ne

vois pas en quoi une personne aussi grave que vous pourrait

s'intéresser aux folies d'un jeune homme. En cet instant, Laurence

entrait dans le salon. Au premier regard, elle vit un sourire

douloureux et forcé sur le visage de Pauline. La mort était dans son

âme. Laurence s'approcha d'elle et posa la main affectueusement sur

son épaule. Pauline, ramenée à un sentiment de tendresse par une

souffrance qu'en cet instant du moins elle ne pouvait pas imputer à sa

rivale, retourna doucement la tête et effleura de ses lèvres la main

de Laurence. Elle semblait lui demander pardon de l'avoir haïe et

calomniée dans son coeur. Laurence ne comprit ce mouvement qu'à

moitié, et appuya sa main plus fortement, en signe de profonde

sympathie, sur l'épaule de la pauvre enfant. Alors Pauline, dévorant

ses larmes et faisant un nouvel effort: -- J'étais, dit-elle en

crispant de nouveau ses traits pour sourire, en train de reprocher à

\_votre ami\_ l'abandon où il vous laisse. -- L'oeil scrutateur de

Laurence se porta sur Montgenays. Il prit ce regard de sévère équité

pour un élan de colère féminine, et se rapprochant d'elle: -- Vous en

plaignez-vous, Madame? dit-il avec une expression qui fit tressaillir

Pauline. -- Oui, je m'en plains, répondit Laurence d'un ton plus

sévère encore que son regard. -- Eh bien! cela me console de ce que

j'ai souffert loin de vous, dit Montgenays en lui baisant la main.

Laurence sentit frissonner Pauline. -- Vous avez souffert? dit madame

S..., qui voulait pénétrer dans l'âme de Montgenays; ce n'est pas ce

que vous disiez tout à l'heure. Vous nous parliez de \_folies de jeune

homme\_ qui vous auraient un peu étourdi sur les chagrins de l'absence.

-- Je me prêtais à la plaisanterie que vous m'adressiez, répondit

Montgenays. Laurence ne s'y fût pas trompée. Elle sait bien qu'il

n'est plus de folies, plus de légèretés de coeur possibles à l'homme

qu'elle honore de son estime. En parlant ainsi, son oeil brillait d'un

feu qui donnait à ses paroles un sens fort opposé à celui d'une

paisible amitié. Pauline épiait tous ses mouvements; elle vit ce

regard, et elle en fut atteinte jusqu'au coeur. Elle pâlit et repoussa

la main de Laurence par un mouvement brusque et hautain. Laurence eut

un moment de surprise. Elle interrogea des yeux sa mère, qui lui

répondit par un signe d'intelligence. Au bout d'un instant, elles

sortirent sous un léger prétexte, et, enlaçant leurs bras l'une à

l'autre, elles firent quelques tours de promenade sur la terrasse du

jardin. Laurence commençait enfin à pénétrer le mystère d'iniquité

dont s'enveloppait le lâche amant de Pauline. -- Ce que je crois

deviner, dit-elle à sa mère avec agitation, me bouleverse. J'en suis

indignée, je n'ose y croire encore. -- Il y a longtemps que j'en ai la

conviction, répondit madame S... Il joue une odieuse comédie; mais ses

prétentions s'élèvent jusqu'à toi, et Pauline est sacrifiée à ses

orgueilleux projets. -- Eh bien! répondit Laurence, je détromperai

Pauline. Pour cela, il me faut une certitude; je le laisserai

s'avancer, et je le dévoilerai quand il se sera pris au piége.

Puisqu'il veut engager avec moi une intrigue de théâtre si vulgaire et

si connue, je le combattrai par les mêmes moyens, et nous verrons

lequel de nous deux sait le mieux jouer la comédie. Je n'aurais jamais

cru qu'il voulût se mettre en concurrence avec moi, lui dont ce n'est

pas la profession.

-- Prends garde, dit madame S..., tu t'en feras un ennemi mortel, et

un ennemi littéraire, qui plus est.

-- Puisqu'il faut toujours avoir des ennemis dans le journalisme,

reprit Laurence, que m'importe un de plus? Mon devoir est de préserver

Pauline, et, pour qu'elle ne souffre pas de l'idée d'une trahison de

ma part, je vais, avant tout, l'avertir de mes desseins.

-- Ce sera le moyen de les faire avorter, répondit madame S... Pauline

est plus engagée avec lui que tu ne penses. Elle souffre, elle aime,

elle est folle. Elle ne veut pas que tu la détrompes. Elle te haïra

quand tu l'auras fait.

-- Eh bien! qu'elle me haïsse s'il le faut, dit Laurence en laissant

échapper quelques larmes; j'aime mieux supporter cette douleur que de

la voir devenir victime d'une infamie.

-- En ce cas, attends-toi à tout; mais, si tu veux réussir, ne

l'avertis pas. Elle préviendrait Montgenays, et tu te compromettrais

avec lui en pure perte.

Laurence écouta les conseils de sa mère. Lorsqu'elle rentra au salon,

Pauline et Montgenays avaient échangé aussi quelques mots qui avaient

rassuré la malheureuse dupe. Pauline était rayonnante; elle embrassa

son amie d'un air où perçaient la haine et l'ironie du triomphe.

Laurence renferma le chagrin mortel qu'elle en ressentit, et comprit

tout à fait le jeu que jouait Montgenays.

Ne voulant pas s'abaisser à donner une espérance positive à ce

misérable, elle imita son air et ses manières, et l'enferma dans un

système de bizarreries mystérieuses. Elle joua tantôt la mélancolie

inquiète d'un amour méconnu, tantôt la gaieté forcée d'une résolution

courageuse. Puis elle semblait retomber dans de profonds

découragements. Incapable d'échanger avec Montgenays un regard

provocant, elle prenait le temps où elle était observée par lui, et où

Pauline avait le dos tourné, pour la suivre des yeux avec l'impatience

d'une feinte jalousie. Enfin, elle fit si bien le personnage d'une

femme au désespoir, mais fière jusqu'à préférer la mort à

l'humiliation d'un refus, que Montgenays transporté oublia son rôle,

et ne songea plus qu'à deviner celui qu'elle avait pris. Sa vanité

l'interprétait suivant ses désirs; mais il n'osait encore se risquer,

car Laurence ne pouvait se décider à provoquer clairement une

déclaration de sa part. Excellente artiste qu'elle était, il lui était

impossible de représenter parfaitement un personnage sans

vraisemblance, et elle disait un jour à Lavallée, que, malgré elle, sa

mère avait mis dans la confidence (il avait d'ailleurs tout deviné de

lui-même): -- J'ai beau faire, je suis mauvaise dans ce rôle. C'est

comme quand je joue une mauvaise pièce, je ne puis me mettre dans la

situation. Il te souvient que, quand nous étions en scène avec ce

pauvre Mélidor, qui disait si tranquillement les choses du monde les

plus passionnées, nous évitions de nous regarder pour ne pas rire. Eh

bien, avec ce Montgenays, c'est absolument de même; quand tu es là et

que mes yeux rencontrent les tiens, je suis au moment d'éclater;

alors, pour me conserver un air triste, il faut que je pense au

malheur de Pauline, et ceci me remet en scène naturellement; mais à

mes dépens, car mon coeur saigne. Ah! je ne savais pas que la comédie

fût plus fatigante à jouer dans le monde que sur les planches!

-- Il faudra que je t'aide, répondit Lavallée; car je vois bien que

seule tu ne viendras jamais à bout de faire tomber son masque.

Repose-toi sur moi du soin de le forcer dans ses derniers

retranchements sans te compromettre sérieusement.

Un soir, Laurence joua Hermione dans la tragédie \_d'Andromaque\_. Il y

avait longtemps que le public attendait sa rentrée dans cette pièce.

Soit qu'elle l'eût bien étudiée récemment, soit que la vue d'un

auditoire nombreux et brillant l'électrisât plus qu'à l'ordinaire,

soit enfin qu'elle eût besoin de jeter dans ce bel ouvrage toute la

verve et tout l'art qu'elle employait si désagréablement depuis quinze

jours avec Montgenays, elle y fut magnifique, et y eut un succès tel

qu'elle n'en avait point encore obtenu au théâtre. Ce n'était pas tant

le génie que la réputation de Laurence qui la rendait si désirable à

Montgenays. Les jours où elle était fatiguée et où le public se

montrait un peu froid pour elle, il s'endormait plus tranquillement,

dans la pensée qu'il pouvait échouer dans son entreprise; mais,

lorsqu'on la rappelait sur la scène et qu'on lui jetait des couronnes,

il ne dormait point, et passait la nuit à machiner ses plans de

séduction. Ce soir-là, il assistait à la représentation, dans une

petite loge sur le théâtre, avec Pauline, madame S... et Lavallée. Il

était si agité des applaudissements frénétiques que recueillait la

belle tragédienne, qu'il ne songeait pas seulement à la présence de

Pauline. Deux ou trois fois il la froissa avec ses coudes (on sait que

ces loges sont fort étroites) en battant des mains avec emportement.

Il désirait que Laurence le vît, l'entendît par-dessus tout le bruit

de la salle; et Pauline s'étant plainte avec aigreur de ce que son

empressement à applaudir l'empêchait d'entendre les derniers mots de

chaque réplique, il lui dit brutalement: -- Qu'avez-vous besoin

d'entendre? Est ce que vous comprenez cela, vous?

Il y avait des moments où, malgré ses habitudes de diplomatie,

Montgenays ne pouvait réprimer un dédain grossier pour cette

malheureuse fille. Il ne l'aimait point, quelles que fussent sa beauté

et les qualités réelles de son caractère; et il s'indignait en

lui-même de l'aplomb crédule de cette petite bourgeoise, qui croyait

effacer à ses yeux l'éclat de la grande actrice; et lui aussi était

fatigué, dégoûté de son rôle. Quelque méchant qu'on soit, on ne

réussit guère à faire le mal avec plaisir. Si ce n'est le remords,

c'est la honte qui paralyse souvent les ressources de la perversité.

Pauline se sentit défaillir. Elle garda le silence; puis, au bout d'un

instant, elle se plaignit de ne pouvoir supporter la chaleur; elle se

leva et sortit. La bonne madame S..., qui la plaignait sincèrement, la

suivit et la conduisit dans la loge de Laurence, où Pauline tomba sur

le sofa et perdit connaissance. Tandis que madame S... et la femme de

chambre de Laurence la délaçaient et tâchaient de la ranimer,

Montgenays, incapable de songer au mal qu'il lui avait fait,

continuait à admirer et à applaudir la tragédienne. Lorsque l'acte fut

fini, Lavallée s'empara de lui, et, se composant le visage le plus

sincère que jamais l'artifice du comédien ait porté sur la scène:

-- Savez-vous, lui dit-il, que jamais notre Laurence n'a été plus

étonnante qu'aujourd'hui? Son regard, sa voix, ont pris un éclat que

je ne leur connaissais pas. Cela m'inquiète!

-- Comment donc? reprit Montgenays. Craindriez-vous que ce ne fût

l'effet de la fièvre?

-- Sans aucun doute; ceci est une vigueur fébrile, reprit Lavallée. Je

m'y connais; je sais qu'une femme délicate et souffrante comme elle

l'est n'arrive point à de tels effets sans une excitation funeste. Je

gagerais que Laurence est en défaillance durant tout l'entr'acte.

C'est ainsi que cela se passe chez ces femmes dont la passion fait

toute la force.

-- Allons la voir! dit Montgenays en se levant.

-- Non pas, répondit Lavallée en le faisant rasseoir avec une

solennité dont il riait en lui-même. Ceci ne serait guère propre à

calmer ses esprits.

-- Que voulez-vous dire? s'écria Montgenays.

-- Je ne veux rien dire, répondit le comédien de l'air d'un homme qui

craint de s'être trahi.

Ce jeu dura pendant tout l'entr'acte. Montgenays ne manquait pas de

méfiance, mais il manquait de pénétration. Il avait trop de fatuité

pour voir qu'on le raillait. D'ailleurs, il avait affaire à trop forte

partie, et Lavallée se disait en lui-même: -- Oui-da! tu veux te

frotter à un comédien qui pendant cinquante ans a fait rire et pleurer

le public sans seulement sortir ses mains de ses poches! tu verras!

À la fin de la soirée, Montgenays avait la tête perdue. Lavallée, sans

lui dire une seule fois qu'il était aimé, lui avait fait entendre de

mille manières qu'il l'était passionnément. Aussitôt que Montgenays

s'y laissait prendre ouvertement, il feignait de vouloir le détromper,

mais avec une gaucherie si adroite que le mystifié s'enferrait de plus

en plus. Enfin, durant le cinquième acte, Lavallée alla trouver madame

S... -- Emmenez coucher Pauline, lui dit-il; faites-vous accompagner

de la femme de chambre, et ne la renvoyez à votre fille qu'un quart

d'heure après la fin du spectacle. Il faut que Montgenays ait un

tête-à-tête avec Laurence dans sa loge. Le moment est venu; il est à

nous: je serai là, caché derrière la psyché; je ne quitterai pas votre

fille d'un instant. Allez, et fiez-vous à moi.

Les choses se passèrent comme il l'avait prévu, et le hasard les

seconda encore. Laurence, rentrant dans sa loge, appuyée sur le bras

de Montgenays, et n'y trouvant personne (Lavallée était déjà caché

derrière le rideau qui couvrait les costumes accrochés à la muraille,

et la glace le masquait en outre), demanda où était sa mère et son

amie. Un garçon de théâtre qui passait dans le couloir, et à qui elle

adressa cette question, lui répondit (et cela était malheureusement

vrai) qu'on avait été forcé d'emporter mademoiselle D... qui avait des

convulsions. Laurence ne savait pas la scène que lui ménageait

Lavallée; d'ailleurs elle l'eût oubliée en apprenant cette triste

nouvelle. Son coeur se serra, et, l'idée des souffrances de son amie

se joignant à la fatigue et aux émotions de la soirée, elle tomba sur

son siège et fondit en larmes. C'est alors que l'impertinent

Montgenays, se croyant le maître et le tourment de ces deux femmes,

perdit toute prudence, et risqua la déclaration la plus désordonnée et

la plus froidement délirante qu'il eût faite de sa vie. C'était

Laurence qu'il avait toujours aimée, disait-il; c'était elle seule qui

pouvait l'empêcher de se tuer ou de faire quelque chose de pis, un

suicide moral, un mariage de dépit. Il avait tout tenté pour se guérir

d'une passion qu'il ne croyait pas partagée: il s'était jeté dans le

monde, dans les arts, dans la critique, dans la solitude, dans un

nouvel amour; mais rien n'avait réussi. Pauline était assez belle pour

mériter son admiration; mais, pour sentir autre chose pour elle qu'une

froide estime, il eût fallu ne pas voir sans cesse Laurence à côté

d'elle. Il \_savait\_ bien qu'il était dédaigné, et dans son désespoir,

ne voulant pas faire le malheur de Pauline en la trompant davantage,

il allait s'éloigner pour jamais!... En annonçant cette humble

résolution, il s'enhardit jusqu'à saisir une main de Laurence, qui la

lui arracha avec horreur. Un instant elle fut transportée d'une telle

indignation qu'elle allait le confondre; mais Lavallée, qui voulait

qu'elle eût des preuves, s'était glissé jusqu'à la porte, qu'il avait

à dessein recouverte d'un pan de rideau jeté là comme par hasard. Il

feignit d'arriver, frappa, toussa et entra brusquement. D'un coup

d'oeil il contint la juste colère de l'actrice, et tandis que

Montgenays le donnait au diable, il parvint à l'emmener, sans lui

laisser le temps de savoir l'effet qu'il avait produit. La femme de

chambre arriva, et, tandis qu'elle rhabillait sa maîtresse, Lavallée

se glissa auprès d'elle et en deux mots l'informa de ce qui s'était

passé. Il lui dit de faire la malade et de ne point recevoir

Montgenays le lendemain; puis il retourna auprès de celui-ci et le

reconduisit chez lui, où il s'installa jusqu'au matin, lui montant

toujours la tête, et s'amusant tout seul, avec un sérieux vraiment

comique, de tous les romans qu'il lui suggérait. Il ne sortit de chez

lui qu'après lui avoir persuadé d'écrire à Laurence; et, à midi, il y

retourna et voulut lire cette lettre que Montgenays, en proie à une

insomnie délirante, avait déjà faite et refaite cent fois. Le comédien

feignit de la trouver trop timide, trop peu explicite.

-- Soyez sûr, lui dit-il, que Laurence doutera de vous encore

longtemps; votre fantaisie pour Pauline a dû lui inspirer une

inquiétude que vous aurez de la peine à détruire. Vous savez l'orgueil

des femmes; il faut sacrifier la provinciale, et vous exprimer

clairement sur le peu de cas que vous en faites. Vous pouvez arranger

cela sans manquer à la galanterie. Dites que Pauline est un ange

peut-être, mais qu'une femme comme Laurence est plus qu'un ange; dites

ce que vous savez si bien écrire dans vos nouvelles et dans vos

saynètes. Allez, et surtout ne perdez pas de temps; on ne sait pas ce

qui peut se passer entre ces deux femmes. Laurence est romanesque,

elle a les instincts sublimes d'une reine de tragédie. Un mouvement

généreux, un reste de crainte, peuvent la porter à s'immoler à sa

rivale... Rassurez-la pleinement, et si elle vous aime, comme je le

crois, comme j'en ai la ferme conviction, bien qu'on n'ait jamais

voulu me l'avouer, je vous réponds que la joie du triomphe fera taire

tous les scrupules.

Montgenays hésita, écrivit, déchira la lettre, la recommença...

Lavallée la porta à Laurence.

VII.

Huit jours se passèrent sans que Montgenays pût être reçu chez

Laurence et sans qu'il osât demander compte à Lavallée de ce silence

et de cette consigne, tant il était honteux de l'idée d'avoir fait une

école, et tant il craignait d'en acquérir la certitude.

Pendant qu'elles étaient ainsi enfermées, Pauline et Laurence étaient

en proie aux orages intérieurs. Laurence avait tout fait pour amener

son amie à un épanchement de coeur qu'il lui avait été impossible

d'obtenir. Plus elle cherchait à la dégoûter de Montgenays, plus elle

irritait sa souffrance sans hâter la crise favorable dont elle

espérait son salut. Pauline s'offensait des efforts qu'on faisait pour

lui arracher le secret de son âme. Elle avait vu les ruses de Laurence

pour forcer Montgenays à se trahir, et les avait interprétées comme

Montgenays lui-même. Elle en voulait donc mortellement à son amie

d'avoir essayé et réussi à lui enlever l'amour d'un homme que, jusqu'à

ces derniers temps, elle avait cru sincère. Elle attribuait cette

conduite de Laurence à une odieuse fantaisie suggérée par l'ambition

de voir tous les hommes à ses pieds. Elle a eu besoin, se disait-elle,

d'y attirer même celui qui lui était le plus indifférent, dès qu'elle

l'a vu s'adresser à moi. Je lui suis devenue un objet de mépris et

d'aversion dès qu'elle a pu supposer que j'étais remarquée, fût-ce par

un seul homme, à côté d'elle. De là son indiscrète curiosité et son

espionnage pour deviner ce qui se passait entre lui et moi; de là tous

les efforts qu'elle fait maintenant pour l'empêcher de me voir; de là

enfin l'odieux succès qu'elle a obtenu à force de coquetteries, et le

lâche triomphe qu'elle remporte sur moi en bouleversant un homme

faible que sa gloire éblouit et que ma tristesse ennuie.

Pauline ne voulait pas accuser Montgenays d'un plus grand crime que

celui d'un entraînement involontaire. Trop fière pour persévérer dans

un amour mal récompensé, elle ne souffrait déjà plus que de

l'humiliation d'être délaissée, mais cette douleur était la plus

grande qu'elle pût ressentir. Elle n'était pas douée d'une âme tendre,

et la colère faisait plus de ravages en elle que le regret. Elle avait

d'assez nobles instincts pour agir et penser noblement au sein même

des erreurs où l'entraînait l'orgueil blessé. Ainsi elle croyait

Laurence odieuse à son égard; et dans cette pensée, qui par elle-même

était une déplorable ingratitude, elle n'avait pourtant ni le

sentiment ni la volonté d'être ingrate. Elle se consolait en s'élevant

dans son esprit au-dessus de sa rivale et en se promettant de lui

laisser le champ libre, sans bassesse et sans ressentiment. Qu'elle

soit satisfaite, se disait-elle, qu'elle triomphe, je le veux bien. Je

me résigne à lui servir de trophée, pourvu qu'elle soit forcée un jour

de me rendre justice, d'admirer ma grandeur d'âme, d'apprécier mon

inaltérable dévouement, et de rougir de ses perfidies! Montgenays

ouvrira les yeux aussi, et saura quelle femme il a sacrifiée à l'éclat

d'un nom. Il s'en repentira, et il sera trop tard; je serai vengée par

l'éclat de ma vertu.

Il est des âmes qui ne manquent pas d'élévation, mais de bonté. On

aurait tort de confondre dans le même arrêt celles qui font le mal par

besoin et celles qui le font malgré elles, croyant ne pas s'écarter de

la justice. Ces dernières sont les plus malheureuses: elles vont

toujours cherchant un idéal qu'elles ne peuvent trouver; car il

n'existe pas sur la terre, et elles n'ont point en elles ce fonds de

tendresse et d'amour qui fait accepter l'imperfection de l'être

humain. On peut dire de ces personnes qu'elles sont affectueuses et

bonnes seulement quand elles rêvent.

Pauline avait un sens très-droit et un véritable amour de la justice;

mais entre la théorie et la pratique il y avait comme un voile qui

couvrait son discernement: c'était cet amour-propre immense, que rien

n'avait jamais contenu, que tout, au contraire, avait contribué à

développer. Sa beauté, son esprit, sa belle conduite envers sa mère,

la pureté de ses moeurs et de ses pensées, étaient sans cesse là

devant elle comme des trésors lentement amassés dont on devait sans

cesse lui rappeler la valeur pour l'empêcher d'envier ceux d'autrui;

car elle voulait être quelque chose, et plus elle affectait de se

rejeter dans la condition du vulgaire, plus elle se révoltait contre

l'idée d'y être rangée. Il eût été heureux pour elle qu'elle pût

descendre en elle-même avec la clairvoyance que donne une profonde

sagesse ou une généreuse simplicité de coeur; elle y eût découvert que

ses vertus bourgeoises avaient bien eu quelque tache, que son

christianisme n'avait pas toujours été fort chrétien, que sa tolérance

passée envers Laurence n'avait jamais été aussi complète, aussi

cordiale qu'elle se l'était imaginé; elle y eût vu surtout un besoin

tout personnel qui la poussait à vivre autrement qu'elle n'avait vécu,

à se développer, à se manifester. C'était un besoin légitime et qui

fait partie des droits sacrés de l'être humain; mais il n'y avait pas

lieu de s'en faire une vertu, et c'est toujours un grand tort de se

donner le change pour se grandir à ses propres yeux. De là à la vanité

d'abuser les autres sur son propre mérite il n'y a qu'un pas, et, ce

pas, Pauline l'avait fait. Il lui était impossible de revenir en

arrière et de consentir à n'être plus qu'une simple mortelle, après

s'être laissé diviniser.

Ne voulant pas donner à Laurence la joie de l'avoir humiliée, elle

affecta la plus grande indifférence et endura sa douleur avec

stoïcisme. Cette tranquillité, dont Laurence ne pouvait être dupe, car

elle la voyait dépérir, l'effrayait et la désespérait. Elle ne voulait

pas se résoudre à lui porter le dernier coup en lui prouvant la

honteuse infidélité de Montgenays; elle aimait mieux endurer

l'accusation tacite de l'avoir séduit et enlevé. Elle n'avait pas

voulu recevoir la lettre de Montgenays. Lavallée lui en avait dit le

contenu, et elle l'avait prié de la garder chez lui toute cachetée

pour s'en servir auprès de Pauline au besoin; mais combien elle eût

voulu que cette lettre fût adressée à une autre femme! Elle savait

bien que Pauline haïssait la cause plus que l'auteur de son infortune.

Un jour, Lavallée, en sortant de chez Laurence, rencontra Montgenays,

qui, pour la dixième fois, venait de se faire refuser la porte. Il

était outré, et, perdant toute mesure, il accabla le vieux comédien de

reproches et de menaces. Celui-ci se contenta d'abord de hausser les

épaules; mais, quand il entendit Montgenays étendre ses accusations

jusqu'à Laurence, et, se plaignant d'avoir été joué, éclater en

menaces de vengeance, Lavallée, homme de droiture et de bonté, ne put

contenir son indignation. Il le traita comme un misérable, et termina

en lui disant: -- Je regrette en cet instant plus que jamais d'être

vieux; il semble que les cheveux blancs soient un prétexte pour

empêcher qu'on se batte, et vous croiriez que j'abuse du privilège

pour vous outrager sans conséquence; mais j'avoue que, si j'avais

vingt ans de moins, je vous donnerais des soufflets.

-- La menace suffit pour être une lâcheté, répondit Montgenays pâle de

fureur, et je vous renvoie l'outrage. Si j'avais vingt ans de plus, en

fait de soufflets j'aurais l'initiative.

-- Eh bien! s'écria Lavallée, prenez garde de me pousser à bout; car

je pourrais bien me mettre au-dessus de tout remords comme de toute

honte en vous faisant un outrage public, si vous vous permettiez la

moindre méchanceté contre une personne dont l'honneur m'est beaucoup

plus cher que le mien.

Montgenays, rentré chez lui et revenu de sa colère, pensa avec raison

que toute vengeance qui aurait du retentissement tournerait contre

lui; et, après avoir bien cherché, il en inventa une plus odieuse que

toutes les autres: ce fut de renouer à tout prix son intrigue avec

Pauline, afin de la détacher de Laurence. Il ne voulut pas être

humilié par deux défaites à la fois. Il pensa bien qu'après le premier

orage ces deux femmes feraient cause commune pour le railler ou le

mépriser. Il aima mieux se faire haïr et perdre l'une, afin d'effrayer

et d'affliger l'autre.

Dans cette pensée, il écrivit à Pauline, lui jura un éternel amour, et

protesta contre les trames ignobles que, selon lui, Lavallée et

Laurence auraient ourdies contre eux. Il demandait une explication,

promettant de ne jamais reparaître devant Pauline si elle ne le

trouvait complètement justifié après cette entrevue. Il la fallait

secrète, car Laurence voulait les séparer. Pauline alla au

rendez-vous; son orgueil et son amour avaient également besoin de

consolation.

Lavallée, qui observait tout ce qui se passait dans la maison, surprit

le message de Montgenays. Il le laissa passer, résolu à ne pas

abandonner Pauline à son mauvais dessein, et dès cet instant il ne la

perdit pas de vue, il la suivit comme elle sortait le soir, seule, à

pied, pour la première fois de sa vie, et si tremblante qu'à chaque

pas elle se sentait défaillir. Au détour de la première rue, il se

présenta devant elle et lui offrit son bras. Pauline se crut insultée

par un inconnu, elle fit un cri et voulut fuir. -- Ne crains rien, ma

pauvre enfant, lui dit Lavallée d'un ton paternel; mais vois à quoi tu

t'exposes d'aller ainsi seule la nuit. Allons, ajouta-t-il en passant

le bras de Pauline sous le sien, tu veux faire une folie! au moins

fais-la convenablement. Je te conduirai, moi; je sais où tu vas, je ne

te perdrai pas de vue. Je n'entendrai rien, vous causerez, je me

tiendrai à distance, et je te ramènerai. Seulement rappelle-toi que,

si Montgenays se doute le moins du monde que je suis là, ou si tu

essaies de sortir de la portée de ma vue, je tombe sur lui à coups de

canne.

Pauline n'essaya pas de nier. Elle était foudroyée de l'assurance de

Lavallée; et, ne sachant comment s'expliquer sa conduite, préférant

d'ailleurs toutes les humiliations à celle d'être trahie par son

amant, elle se laissa conduire machinalement et à demi égarée jusqu'au

parc de Monceaux, où Montgenays l'attendait dans une allée. Le

comédien se cacha parmi les arbres, et les suivit de l'oeil tandis que

Pauline, docile à ses avertissements, se promena avec Montgenays sans

se laisser perdre de vue, et sans vouloir lui expliquer l'obstination

qu'elle mettait à ne pas aller plus loin. Il attribua cette

persistance à une pruderie bourgeoise qu'il trouva fort ridicule, car

il n'était pas assez sot pour débuter par de l'audace. Il se composa

un maintien grave, une voix profonde, des discours pleins de sentiment

et de respect. Il s'aperçut bientôt que Pauline ne connaissait ni la

malheureuse déclaration ni la fâcheuse lettre; et, dès cet instant, il

eut beau jeu pour prévenir les desseins de Laurence. Il feignit d'être

en proie à un repentir profond et d'avoir pris des résolutions

sérieuses; il arrangea un nouveau roman, se confessa d'un ancien amour

pour Laurence, qu'il n'avait jamais osé avouer à Pauline, et qui de

temps en temps s'était réveillé malgré lui, même lorsqu'il était aux

genoux de cette aimable fille, si pure, si douce, si humble, si

supérieure à l'orgueilleuse actrice. Il avait cédé à des séductions

terribles, à des avances délirantes; et, dernièrement encore, il avait

été assez fou, assez ennemi de sa propre dignité, de son propre

bonheur, pour adresser à Laurence une lettre qu'il désavouait, qu'il

détestait, et dont cependant il devait la révélation textuelle à

Pauline. Il lui répéta cette lettre mot à mot, insista sur ce qu'elle

avait de plus coupable, de moins pardonnable, disait-il, ne voulant

pas de grâce, se soumettant à sa haine, à son oubli, mais ne voulant

pas mériter son mépris. -- Jamais Laurence ne vous montrera cette

lettre, lui dit-il; elle a trop provoqué mon retour vers elle pour

vous fournir cette preuve de sa coquetterie; je n'avais donc rien à

craindre de ce côté; mais je n'ai pas voulu vous perdre sans vous

faire savoir que j'accepte mon arrêt avec soumission, avec repentir,

avec désespoir. Je veux que vous sachiez bien que je me rétracte, et

voici une nouvelle lettre que je vous prie de faire tenir à Laurence.

Vous verrez comme je la juge, comme je la traite, comme je la méprise,

elle! cette femme orgueilleuse et froide qui ne m'a jamais aimé et qui

voulait être adorée éternellement. Elle a fait le malheur de ma vie,

non pas seulement parce qu'elle a déjoué toutes les espérances qu'elle

m'avait données, mais encore parce qu'elle m'a empêché de m'attacher à

vous comme je le devais, comme je le pouvais, comme je le pourrais

encore, si vous pouviez me pardonner ma lâcheté, mon crime et ma

folie. Partagé entre deux amours, l'un orageux, dévorant, funeste,

l'autre pur, céleste, vivifiant, j'ai trahi celui qui eût relevé mon

âme pour celui qui la tue. le suis un misérable, mais non un scélérat.

Ne voyez en moi qu'un homme affaibli et vaincu par les longues

souffrances d'une passion déplorable; mais sachez bien que je ne

survivrai pas à mes remords: votre pardon eût seul été capable de me

sauver. Je ne puis l'implorer, car je sais que je ne le mérite pas.

Vous me voyez tranquille, parce que je sais que je ne souffrirai pas

longtemps. Ne craignez pas de m'accorder au moins quelque pitié; vous

entendrez dire bientôt que je vous ai fait justice. Vous avez été

outragée, il vous faut un vengeur. Le coupable c'est moi; le vengeur,

ce sera moi encore.

Pendant deux heures entières, Montgenays tint de tels discours à

Pauline. Elle fondait en larmes; elle lui pardonna, elle lui jura

d'oublier tout, le supplia de ne pas se tuer, lui défendit de

s'éloigner, et lui promit de le revoir, fallût-il se brouiller avec

Laurence: Montgenays n'en espérait pas tant et n'en demandait pas

davantage.

Lavallée la ramena. Elle ne lui adressa pas une parole durant tout le

chemin. Sa tranquillité n'étonna point le vieux comédien; il pensa

bien que Montgenays n'avait pas manqué de belles paroles et de

robustes mensonges pour la calmer. Il pensa qu'elle était perdue s'il

n'employait les grands moyens. Avant de la quitter, à la porte de

Laurence, il glissa dans sa poche la première lettre de Montgenays,

qui n'avait pas encore été décachetée.

Laurence fut fort surprise le soir, au moment de se coucher, de voir

entrer dans sa chambre, d'un air calme et avec des manières

affectueuses, Pauline, qui, depuis huit jours, ne lui avait adressé

que des paroles sèches et ironiques. Elle tenait une lettre qu'elle

lui remit, en lui disant que c'était Lavallée qui l'en avait chargée.

En reconnaissant l'écriture et le cachet de Montgenays, Laurence pensa

que Lavallée avait eu quelque bonne raison pour la charger de ce

message, et que le moment était venu de porter aux grands maux le

grand remède. Elle ouvrit la lettre d'une main tremblante, la

parcourant des yeux, hésitant encore à la faire connaître à son amie,

tant elle en prévoyait l'effet terrible. Quelle fut sa stupéfaction en

lisant ce qui suit:

«Laurence, je vous ai trompée; ce n'est pas vous que j'aime, c'est

Pauline; ne m'accusez pas, je me suis trompé moi-même. Tout ce que je

vous ai dit, je le pensais en cet instant-là; l'instant d'après, et

maintenant, et toujours, je le désavoue. C'est votre amie que j'adore

et à qui je voudrais consacrer ma vie, si elle pouvait oublier mes

bizarreries et mes incertitudes. Vous avez voulu m'égarer, m'abuser,

me faire croire que vous pouviez, que vous vouliez me rendre heureux;

vous n'y eussiez pas réussi, car vous n'aimez pas, et moi j'ai besoin

d'une affection vraie, profonde, durable. Pardonnez-moi donc ma

faiblesse comme je vous pardonne votre caprice. Vous êtes grande, mais

vous êtes femme; je suis sincère, mais je suis homme; au moment de

commettre une grande faute, qui eût été de nous tromper mutuellement,

nous avons réfléchi et nous nous sommes ravisés tous deux, n'est-ce

pas? Mais je suis prêt à mettre aux pieds de votre amie le dévouement

de toute ma vie, et vous, vous êtes décidée à me permettre de lui

faire ma cour assidûment, si elle-même ne me repousse pas. Croyez

qu'en vous conduisant avec franchise et avec noblesse vous aurez en

moi un ami fidèle et sûr.»

Laurence resta confondue; elle ne pouvait comprendre une telle

impudence. Elle mit la lettre dans son bureau sans témoigner rien de

sa surprise. Mais Pauline croyait lire au dedans de son âme, et

s'indignait des mauvaises intentions qu'elle lui supposait. Il y avait

une lettre outrageante contre moi, se disait-elle en se retirant dans

sa chambre, et on me l'a remise, en voici une qu'on suppose devoir me

consoler, et on ne me la remet pas. Elle s'endormit pleine de mépris

pour son amie; et, dans la joie dont son âme était inondée, le plaisir

de se savoir enfin si supérieure à Laurence empêchait l'amitié trahie

de placer un regret. L'infortunée triomphait lorsqu'elle-même venait

de coopérer avec une sorte de malice à sa propre ruine.

Le lendemain, Laurence commenta longuement cette lettre avec Lavallée.

Le hasard ou l'habitude avait fait qu'elle était absolument conforme,

pour le pli et le cachet, à celle que Montgenays avait écrite sous les

yeux de Lavallée. On demanda à Pauline si elle n'avait pas eu deux

lettres semblables dans sa poche lorsqu'elle avait remis celle-ci à

Laurence. Triomphant en elle-même de leur désappointement, elle joua

l'étonnement, prétendit ne rien comprendre à cette question, ne pas

savoir de qui était la lettre, ni pourquoi ni comment on l'avait

glissée dans sa poche. L'autre était déjà retournée entre les mains de

Montgenays. Dans sa joie insensée, Pauline, voulant lui donner un

grand et romanesque témoignage de confiance et de pardon, la lui avait

envoyée sans l'ouvrir.

Laurence voulait encore croire à une sorte de loyauté de la part de

Montgenays. Lavallée ne pouvait s'y tromper. Il lui raconta le

rendez-vous où il avait conduit Pauline, et se le reprocha. Il avait

compté qu'au sortir d'une entrevue où Montgenays aurait menti

impudemment, l'effet de la lettre sur Pauline serait décisif. Il ne

pouvait s'expliquer encore comment Pauline avait si merveilleusement

aidé sa perversité à triompher de tous les obstacles. Laurence ne

voulait pas croire qu'elle aussi s'entendît à l'intrigue et y prît une

part si funeste à sa dignité.

Que pouvait faire Laurence? Elle tenta un dernier effort pour

dessiller les yeux de son amie. Celle-ci éclatant enfin, et refusant

de croire à d'autres éclaircissements que ceux que Montgenays lui

avait donnés, lui déchira le coeur par l'amertume de ses reproches et

le dédain triomphant de son illusion. Laurence fut forcée de lui

adresser quelques avertissements sévères qui achevèrent de

l'exaspérer; et comme Pauline lui déclarait qu'elle était

indépendante, majeure, maîtresse de ses actions, et nullement disposée

à se laisser enchaîner par les volontés arbitraires d'une personne qui

l'avait indignement trompée, elle fut forcée de lui dire qu'elle ne

pouvait donner les mains à sa perte, et qu'elle ne se pardonnerait

jamais de tolérer dans sa maison, dans le sein de sa famille, les

entreprises d'un corrupteur et d'un lâche -- Je réponds de toi devant

Dieu et devant les hommes, lui dit-elle; si tu veux te jeter dans un

abîme, je ne veux pas, moi, t'y pousser. -- C'est pourquoi votre

dévouement a été si loin, répondit Pauline, que de vouloir vous y

jeter vous-même à ma place.

Outrée de cette injustice et de cette ingratitude, Laurence se leva,

jeta un regard terrible sur Pauline, et, craignant de laisser déborder

le torrent de sa colère, elle lui montra la porte avec un geste et une

expression de visage dont elle fut terrifiée. Jamais la tragédienne

n'avait été plus belle, même lorsqu'elle disait dans \_Bajazet\_ son

impérieux et magnifique: \_Sortez!\_

Lors qu'elle fut seule, elle se promena dans sa chambre comme une

lionne dans sa cage, brisant ses vases étrusques, ses statuettes,

froissant ses vêtements et arrachant presque ses beaux cheveux noirs.

Tout ce qu'elle avait de grandeur, de sincérité, de véritable

tendresse dans l'âme, venait d'être méconnu et avili par celle qu'elle

avait tant aimée, et pour qui elle eût donné sa vie! Il est des

colères saintes où Jehovah est en nous, et où la terre tremblerait si

elle sentait ce qui se passe dans un grand coeur outragé. La petite

soeur de Laurence entra, crut qu'elle étudiait un rôle, la regarda

quelques instants sans rien dire, sans oser remuer; puis, s'effrayant

de la voir si pâle et si terrible, elle alla dire à madame S...:

-- Maman, va donc voir Laurence; elle se rendra malade à force de

travailler. Elle m'a fait peur.

Madame S... courut auprès de sa fille. Dès que Laurence la vit, elle

se jeta dans ses bras et fondit en larmes. Au bout d'une heure, ayant

réussi à s'apaiser, elle pria sa mère d'aller chercher Pauline. Elle

voulait lui demander pardon de sa violence, afin d'avoir occasion de

lui pardonner elle-même. On chercha Pauline dans toute la maison, dans

le jardin, dans la rue... On revint dans sa chambre avec effroi.

Laurence examinait tout, elle cherchait les traces d'une évasion; elle

frémissait d'y trouver celles d'un suicide. Elle était dans un état

impossible à rendre, lorsque Lavallée entra et lui dit qu'il venait de

rencontrer Pauline dans un fiacre sur les boulevards. On attendit son

retour avec anxiété; elle ne rentra pas pour dîner. Personne ne put

manger; la famille était consternée; on craignait de faire un outrage

à Pauline en la supposant en fuite. Enfin, Lavallée allait s'informer

d'elle chez Montgenays, au risque d'une scène orageuse, lorsque

Laurence reçut une lettre ainsi conçue:

«Vous m'avez chassée, je vous en remercie. Il y avait longtemps que le

séjour de votre maison m'était odieux, j'avais senti, dès le premier

jour, qu'il me serait funeste. Il s'y était passé trop de scandales et

d'orages pour qu'une âme paisible et honnête n'y fût pas flétrie ou

brisée. Vous m'avez assez avilie! vous avez fait de moi votre

servante, votre dupe et votre victime! Je n'oublierai jamais le jour

où, dans votre loge au théâtre, trouvant que je ne vous habillais pas

assez vite, vous m'avez arraché des mains votre diadème de reine, en

disant: «Je me couronnerai bien sans toi et malgré toi!» Vous vous

êtes couronnée en effet! Mes larmes, mon humiliation, ma honte, mon

déshonneur (car vous m'avez déshonorée dans votre famille et parmi vos

amis), ont été les glorieux fleurons de votre couronne; mais c'est une

royauté de théâtre, une majesté fardée, qui n'en impose qu'à vous-même

et au public qui vous paie. Maintenant, adieu; je vous quitte pour

jamais, dévorée de la honte d'avoir vécu de vos bienfaits; je les ai

payés cher.»

Laurence n'acheva pas cette lettre; elle continuait sur ce ton pendant

quatre pages: Pauline y avait versé le fiel amassé lentement durant

quatre ans de rivalité et de jalousie. Laurence la froissa dans ses

mains et la jeta au feu sans vouloir en lire davantage. Elle se mit au

lit avec la fièvre, et y resta huit jours accablée, brisée jusque dans

ses entrailles, qui avaient été pour Pauline celles d'une mère et

d'une soeur.

Pauline s'était retirée dans une mansarde où elle vécut cachée et

vivant misérablement du fruit de son travail durant quelques mois.

Montgenays n'avait pas été long à la découvrir; il la voyait tous les

jours, mais il ne put vaincre aisément son stoïcisme. Elle voulait

supporter toutes les privations plutôt que de lui devoir un secours.

Elle repoussa avec horreur les dons que Laurence faisait glisser dans

sa mansarde avec les détours les plus ingénieux. Tout fut inutile.

Pauline, qui refusait les offres de Montgenays avec calme et dignité,

devinait celles de Laurence avec l'instinct de la haine, et les lui

renvoyait avec l'héroïsme de l'orgueil. Elle ne voulut point la voir,

quoique Laurence fit mille tentatives; elle lui renvoyait ses lettres

toutes cachetées. Son ressentiment fut inébranlable, et la généreuse

sollicitude de Laurence ne fit que lui donner de nouvelles forces.

Comme elle n'aimait pas réellement Montgenays, et qu'elle n'avait

voulu que triompher de Laurence en se l'attachant, cet homme sans

coeur, qui voulait en faire sa maîtresse ou s'en débarrasser, lui mit

presque le marché à la main. Elle le chassa. Mais il lui fit croire

que Laurence lui avait pardonné, et qu'il allait retourner chez elle.

Aussitôt elle le rappela, et c'est ainsi qu'il la tint sous son empire

pendant six mois encore. Il s'attachait à elle de son côté par la

difficulté de vaincre sa vertu; mais il en vint à bout par un odieux

moyen bien conforme à son système, et malheureusement bien propre à

émouvoir Pauline. Il se condamna à lui dire tous les jours et à toute

heure que Laurence était devenue vertueuse par calcul, afin de se

faire épouser par un homme riche ou puissant. La régularité des moeurs

de Laurence, qu'on remarquait depuis plusieurs années, avait été

souvent, dans les mauvais mouvements de Pauline, un sujet de dépit.

Elle l'eût voulue désordonnée, afin d'avoir une supériorité éclatante

sur elle. Mais Montgenays réussit à lui montrer les choses sous un

nouveau jour. Il s'attacha à lui démontrer qu'en se refusant à lui,

elle s'abaissait au niveau de Laurence, dont la tactique avait été de

se faire désirer pour se faire épouser. Il lui fit croire qu'en

s'abandonnant à lui avec dévouement et sans arrière-pensée, elle

donnerait au monde un grand exemple de passion, de désintéressement et

de grandeur d'âme. Il le lui redit si souvent que la malheureuse fille

finit par le croire. Pour faire le contraire de Laurence, qui était

l'âme la plus généreuse et la plus passionnée, elle fit les actes de

la passion et de la générosité, elle qui était froide et prudente.

Elle se perdit.

Quand Montgenays l'eut rendue mère, et que toute cette aventure eut

fait beaucoup de bruit, il l'épousa par ostentation. Il avait, comme

on sait, la prétention d'être excentrique, moral par principes,

quoique, selon lui, il fût roué par excès d'habileté et de puissance

sur les femmes. Il fit parler de lui tant qu'il put. Il dit du mal de

Laurence, de Pauline et de lui-même; et se laissa accuser et blâmer

avec constance, afin d'avoir l'occasion de produire un grand effet en

donnant son nom et sa fortune à l'enfant de son amour.

Ce plat roman se termina donc par un mariage, et ce fut là le plus

grand malheur de Pauline. Montgenays ne l'aimait déjà plus, si tant

est qu'il l'eût jamais aimée. Quand il avait joué la comédie d'un

admirable époux devant le monde, il laissait pleurer sa femme derrière

le rideau, et allait à ses affaires ou à ses plaisirs sans se souvenir

seulement qu'elle existât. Jamais femme plus vaine et plus ambitieuse

de gloire ne fut plus délaissée, plus humiliée, plus effacée. Elle

revit Laurence, espérant la faire souffrir par le spectacle de son

bonheur. Laurence ne s'y trompa point, mais elle lui épargna la

douleur de paraître clairvoyante. Elle lui pardonna tout, et oublia

tous ses torts, pour n'être touchée que de ses souffrances. Pauline ne

put jamais lui pardonner d'avoir été aimée de Montgenays, et fut

jalouse d'elle toute sa vie.

Beaucoup de vertus tiennent à des facultés négatives. Il ne faut pas

les estimer moins pour cela. La rose ne s'est pas créée elle-même, son

parfum n'en est pas moins suave parce qu'il émane d'elle sans qu'elle

en ait conscience; mais il ne faut pas trop s'étonner si la rose se

flétrit en un jour, si les grandes vertus domestiques s'altèrent vite

sur un théâtre pour lequel elles n'avaient pas été créées.

\*\*\*END OF THE PROJECT GUTENBERG EBOOK PAULINE\*\*\*

\*\*\*\*\*\*\* This file should be named 12447-8.txt or 12447-8.zip \*\*\*\*\*\*\*

This and all associated files of various formats will be found in:

http://www.gutenberg.net/1/2/4/4/12447

Updated editions will replace the previous one--the old editions

will be renamed.

Creating the works from public domain print editions means that no

one owns a United States copyright in these works, so the Foundation

(and you!) can copy and distribute it in the United States without

permission and without paying copyright royalties. Special rules,

set forth in the General Terms of Use part of this license, apply to

copying and distributing Project Gutenberg-tm electronic works to

protect the PROJECT GUTENBERG-tm concept and trademark. Project

Gutenberg is a registered trademark, and may not be used if you

charge for the eBooks, unless you receive specific permission. If you

do not charge anything for copies of this eBook, complying with the

rules is very easy. You may use this eBook for nearly any purpose

such as creation of derivative works, reports, performances and

research. They may be modified and printed and given away--you may do

practically ANYTHING with public domain eBooks. Redistribution is

subject to the trademark license, especially commercial

redistribution.

\*\*\* START: FULL LICENSE \*\*\*

THE FULL PROJECT GUTENBERG LICENSE

PLEASE READ THIS BEFORE YOU DISTRIBUTE OR USE THIS WORK

To protect the Project Gutenberg-tm mission of promoting the free

distribution of electronic works, by using or distributing this work

(or any other work associated in any way with the phrase "Project

Gutenberg"), you agree to comply with all the terms of the Full Project

Gutenberg-tm License (available with this file or online at

http://gutenberg.net/license).

Section 1. General Terms of Use and Redistributing Project Gutenberg-tm

electronic works

1.A. By reading or using any part of this Project Gutenberg-tm

electronic work, you indicate that you have read, understand, agree to

and accept all the terms of this license and intellectual property

(trademark/copyright) agreement. If you do not agree to abide by all

the terms of this agreement, you must cease using and return or destroy

all copies of Project Gutenberg-tm electronic works in your possession.

If you paid a fee for obtaining a copy of or access to a Project

Gutenberg-tm electronic work and you do not agree to be bound by the

terms of this agreement, you may obtain a refund from the person or

entity to whom you paid the fee as set forth in paragraph 1.E.8.

1.B. "Project Gutenberg" is a registered trademark. It may only be

used on or associated in any way with an electronic work by people who

agree to be bound by the terms of this agreement. There are a few

things that you can do with most Project Gutenberg-tm electronic works

even without complying with the full terms of this agreement. See

paragraph 1.C below. There are a lot of things you can do with Project

Gutenberg-tm electronic works if you follow the terms of this agreement

and help preserve free future access to Project Gutenberg-tm electronic

works. See paragraph 1.E below.

1.C. The Project Gutenberg Literary Archive Foundation ("the Foundation"

or PGLAF), owns a compilation copyright in the collection of Project

Gutenberg-tm electronic works. Nearly all the individual works in the

collection are in the public domain in the United States. If an

individual work is in the public domain in the United States and you are

located in the United States, we do not claim a right to prevent you from

copying, distributing, performing, displaying or creating derivative

works based on the work as long as all references to Project Gutenberg

are removed. Of course, we hope that you will support the Project

Gutenberg-tm mission of promoting free access to electronic works by

freely sharing Project Gutenberg-tm works in compliance with the terms of

this agreement for keeping the Project Gutenberg-tm name associated with

the work. You can easily comply with the terms of this agreement by

keeping this work in the same format with its attached full Project

Gutenberg-tm License when you share it without charge with others.

1.D. The copyright laws of the place where you are located also govern

what you can do with this work. Copyright laws in most countries are in

a constant state of change. If you are outside the United States, check

the laws of your country in addition to the terms of this agreement

before downloading, copying, displaying, performing, distributing or

creating derivative works based on this work or any other Project

Gutenberg-tm work. The Foundation makes no representations concerning

the copyright status of any work in any country outside the United

States.

1.E. Unless you have removed all references to Project Gutenberg:

1.E.1. The following sentence, with active links to, or other immediate

access to, the full Project Gutenberg-tm License must appear prominently

whenever any copy of a Project Gutenberg-tm work (any work on which the

phrase "Project Gutenberg" appears, or with which the phrase "Project

Gutenberg" is associated) is accessed, displayed, performed, viewed,

copied or distributed:

This eBook is for the use of anyone anywhere at no cost and with

almost no restrictions whatsoever. You may copy it, give it away or

re-use it under the terms of the Project Gutenberg License included

with this eBook or online at www.gutenberg.net

1.E.2. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is derived

from the public domain (does not contain a notice indicating that it is

posted with permission of the copyright holder), the work can be copied

and distributed to anyone in the United States without paying any fees

or charges. If you are redistributing or providing access to a work

with the phrase "Project Gutenberg" associated with or appearing on the

work, you must comply either with the requirements of paragraphs 1.E.1

through 1.E.7 or obtain permission for the use of the work and the

Project Gutenberg-tm trademark as set forth in paragraphs 1.E.8 or

1.E.9.

1.E.3. If an individual Project Gutenberg-tm electronic work is posted

with the permission of the copyright holder, your use and distribution

must comply with both paragraphs 1.E.1 through 1.E.7 and any additional

terms imposed by the copyright holder. Additional terms will be linked

to the Project Gutenberg-tm License for all works posted with the

permission of the copyright holder found at the beginning of this work.

1.E.4. Do not unlink or detach or remove the full Project Gutenberg-tm

License terms from this work, or any files containing a part of this

work or any other work associated with Project Gutenberg-tm.

1.E.5. Do not copy, display, perform, distribute or redistribute this

electronic work, or any part of this electronic work, without

prominently displaying the sentence set forth in paragraph 1.E.1 with

active links or immediate access to the full terms of the Project

Gutenberg-tm License.

1.E.6. You may convert to and distribute this work in any binary,

compressed, marked up, nonproprietary or proprietary form, including any

word processing or hypertext form. However, if you provide access to or

distribute copies of a Project Gutenberg-tm work in a format other than

"Plain Vanilla ASCII" or other format used in the official version

posted on the official Project Gutenberg-tm web site (www.gutenberg.net),

you must, at no additional cost, fee or expense to the user, provide a

copy, a means of exporting a copy, or a means of obtaining a copy upon

request, of the work in its original "Plain Vanilla ASCII" or other

form. Any alternate format must include the full Project Gutenberg-tm

License as specified in paragraph 1.E.1.

1.E.7. Do not charge a fee for access to, viewing, displaying,

performing, copying or distributing any Project Gutenberg-tm works

unless you comply with paragraph 1.E.8 or 1.E.9.

1.E.8. You may charge a reasonable fee for copies of or providing

access to or distributing Project Gutenberg-tm electronic works provided

that

- You pay a royalty fee of 20% of the gross profits you derive from

the use of Project Gutenberg-tm works calculated using the method

you already use to calculate your applicable taxes. The fee is

owed to the owner of the Project Gutenberg-tm trademark, but he

has agreed to donate royalties under this paragraph to the

Project Gutenberg Literary Archive Foundation. Royalty payments

must be paid within 60 days following each date on which you

prepare (or are legally required to prepare) your periodic tax

returns. Royalty payments should be clearly marked as such and

sent to the Project Gutenberg Literary Archive Foundation at the

address specified in Section 4, "Information about donations to

the Project Gutenberg Literary Archive Foundation."

- You provide a full refund of any money paid by a user who notifies

you in writing (or by e-mail) within 30 days of receipt that s/he

does not agree to the terms of the full Project Gutenberg-tm

License. You must require such a user to return or

destroy all copies of the works possessed in a physical medium

and discontinue all use of and all access to other copies of

Project Gutenberg-tm works.

- You provide, in accordance with paragraph 1.F.3, a full refund of any

money paid for a work or a replacement copy, if a defect in the

electronic work is discovered and reported to you within 90 days

of receipt of the work.

- You comply with all other terms of this agreement for free

distribution of Project Gutenberg-tm works.

1.E.9. If you wish to charge a fee or distribute a Project Gutenberg-tm

electronic work or group of works on different terms than are set

forth in this agreement, you must obtain permission in writing from

both the Project Gutenberg Literary Archive Foundation and Michael

Hart, the owner of the Project Gutenberg-tm trademark. Contact the

Foundation as set forth in Section 3 below.

1.F.

1.F.1. Project Gutenberg volunteers and employees expend considerable

effort to identify, do copyright research on, transcribe and proofread

public domain works in creating the Project Gutenberg-tm

collection. Despite these efforts, Project Gutenberg-tm electronic

works, and the medium on which they may be stored, may contain

"Defects," such as, but not limited to, incomplete, inaccurate or

corrupt data, transcription errors, a copyright or other intellectual

property infringement, a defective or damaged disk or other medium, a

computer virus, or computer codes that damage or cannot be read by

your equipment.

1.F.2. LIMITED WARRANTY, DISCLAIMER OF DAMAGES - Except for the "Right

of Replacement or Refund" described in paragraph 1.F.3, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation, the owner of the Project

Gutenberg-tm trademark, and any other party distributing a Project

Gutenberg-tm electronic work under this agreement, disclaim all

liability to you for damages, costs and expenses, including legal

fees. YOU AGREE THAT YOU HAVE NO REMEDIES FOR NEGLIGENCE, STRICT

LIABILITY, BREACH OF WARRANTY OR BREACH OF CONTRACT EXCEPT THOSE

PROVIDED IN PARAGRAPH F3. YOU AGREE THAT THE FOUNDATION, THE

TRADEMARK OWNER, AND ANY DISTRIBUTOR UNDER THIS AGREEMENT WILL NOT BE

LIABLE TO YOU FOR ACTUAL, DIRECT, INDIRECT, CONSEQUENTIAL, PUNITIVE OR

INCIDENTAL DAMAGES EVEN IF YOU GIVE NOTICE OF THE POSSIBILITY OF SUCH

DAMAGE.

1.F.3. LIMITED RIGHT OF REPLACEMENT OR REFUND - If you discover a

defect in this electronic work within 90 days of receiving it, you can

receive a refund of the money (if any) you paid for it by sending a

written explanation to the person you received the work from. If you

received the work on a physical medium, you must return the medium with

your written explanation. The person or entity that provided you with

the defective work may elect to provide a replacement copy in lieu of a

refund. If you received the work electronically, the person or entity

providing it to you may choose to give you a second opportunity to

receive the work electronically in lieu of a refund. If the second copy

is also defective, you may demand a refund in writing without further

opportunities to fix the problem.

1.F.4. Except for the limited right of replacement or refund set forth

in paragraph 1.F.3, this work is provided to you 'AS-IS,' WITH NO OTHER

WARRANTIES OF ANY KIND, EXPRESS OR IMPLIED, INCLUDING BUT NOT LIMITED TO

WARRANTIES OF MERCHANTIBILITY OR FITNESS FOR ANY PURPOSE.

1.F.5. Some states do not allow disclaimers of certain implied

warranties or the exclusion or limitation of certain types of damages.

If any disclaimer or limitation set forth in this agreement violates the

law of the state applicable to this agreement, the agreement shall be

interpreted to make the maximum disclaimer or limitation permitted by

the applicable state law. The invalidity or unenforceability of any

provision of this agreement shall not void the remaining provisions.

1.F.6. INDEMNITY - You agree to indemnify and hold the Foundation, the

trademark owner, any agent or employee of the Foundation, anyone

providing copies of Project Gutenberg-tm electronic works in accordance

with this agreement, and any volunteers associated with the production,

promotion and distribution of Project Gutenberg-tm electronic works,

harmless from all liability, costs and expenses, including legal fees,

that arise directly or indirectly from any of the following which you do

or cause to occur: (a) distribution of this or any Project Gutenberg-tm

work, (b) alteration, modification, or additions or deletions to any

Project Gutenberg-tm work, and (c) any Defect you cause.

Section 2. Information about the Mission of Project Gutenberg-tm

Project Gutenberg-tm is synonymous with the free distribution of

electronic works in formats readable by the widest variety of computers

including obsolete, old, middle-aged and new computers. It exists

because of the efforts of hundreds of volunteers and donations from

people in all walks of life.

Volunteers and financial support to provide volunteers with the

assistance they need, is critical to reaching Project Gutenberg-tm's

goals and ensuring that the Project Gutenberg-tm collection will

remain freely available for generations to come. In 2001, the Project

Gutenberg Literary Archive Foundation was created to provide a secure

and permanent future for Project Gutenberg-tm and future generations.

To learn more about the Project Gutenberg Literary Archive Foundation

and how your efforts and donations can help, see Sections 3 and 4

and the Foundation web page at http://www.pglaf.org.

Section 3. Information about the Project Gutenberg Literary Archive

Foundation

The Project Gutenberg Literary Archive Foundation is a non profit

501(c)(3) educational corporation organized under the laws of the

state of Mississippi and granted tax exempt status by the Internal

Revenue Service. The Foundation's EIN or federal tax identification

number is 64-6221541. Its 501(c)(3) letter is posted at

http://pglaf.org/fundraising. Contributions to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation are tax deductible to the full extent

permitted by U.S. federal laws and your state's laws.

The Foundation's principal office is located at 4557 Melan Dr. S.

Fairbanks, AK, 99712., but its volunteers and employees are scattered

throughout numerous locations. Its business office is located at

809 North 1500 West, Salt Lake City, UT 84116, (801) 596-1887, email

business@pglaf.org. Email contact links and up to date contact

information can be found at the Foundation's web site and official

page at http://pglaf.org

For additional contact information:

Dr. Gregory B. Newby

Chief Executive and Director

gbnewby@pglaf.org

Section 4. Information about Donations to the Project Gutenberg

Literary Archive Foundation

Project Gutenberg-tm depends upon and cannot survive without wide

spread public support and donations to carry out its mission of

increasing the number of public domain and licensed works that can be

freely distributed in machine readable form accessible by the widest

array of equipment including outdated equipment. Many small donations

($1 to $5,000) are particularly important to maintaining tax exempt

status with the IRS.

The Foundation is committed to complying with the laws regulating

charities and charitable donations in all 50 states of the United

States. Compliance requirements are not uniform and it takes a

considerable effort, much paperwork and many fees to meet and keep up

with these requirements. We do not solicit donations in locations

where we have not received written confirmation of compliance. To

SEND DONATIONS or determine the status of compliance for any

particular state visit http://pglaf.org

While we cannot and do not solicit contributions from states where we

have not met the solicitation requirements, we know of no prohibition

against accepting unsolicited donations from donors in such states who

approach us with offers to donate.

International donations are gratefully accepted, but we cannot make

any statements concerning tax treatment of donations received from

outside the United States. U.S. laws alone swamp our small staff.

Please check the Project Gutenberg Web pages for current donation

methods and addresses. Donations are accepted in a number of other

ways including including checks, online payments and credit card

donations. To donate, please visit: http://pglaf.org/donate

Section 5. General Information About Project Gutenberg-tm electronic

works.

Professor Michael S. Hart is the originator of the Project Gutenberg-tm

concept of a library of electronic works that could be freely shared

with anyone. For thirty years, he produced and distributed Project

Gutenberg-tm eBooks with only a loose network of volunteer support.

Project Gutenberg-tm eBooks are often created from several printed

editions, all of which are confirmed as Public Domain in the U.S.

unless a copyright notice is included. Thus, we do not necessarily

keep eBooks in compliance with any particular paper edition.

Each eBook is in a subdirectory of the same number as the eBook's

eBook number, often in several formats including plain vanilla ASCII,

compressed (zipped), HTML and others.

Corrected EDITIONS of our eBooks replace the old file and take over

the old filename and etext number. The replaced older file is renamed.

VERSIONS based on separate sources are treated as new eBooks receiving

new filenames and etext numbers.

Most people start at our Web site which has the main PG search facility:

http://www.gutenberg.net

This Web site includes information about Project Gutenberg-tm,

including how to make donations to the Project Gutenberg Literary

Archive Foundation, how to help produce our new eBooks, and how to

subscribe to our email newsletter to hear about new eBooks.

EBooks posted prior to November 2003, with eBook numbers BELOW #10000,

are filed in directories based on their release date. If you want to

download any of these eBooks directly, rather than using the regular

search system you may utilize the following addresses and just

download by the etext year.

http://gutenberg.net/etext06

(Or /etext 05, 04, 03, 02, 01, 00, 99,

98, 97, 96, 95, 94, 93, 92, 92, 91 or 90)

EBooks posted since November 2003, with etext numbers OVER #10000, are

filed in a different way. The year of a release date is no longer part

of the directory path. The path is based on the etext number (which is

identical to the filename). The path to the file is made up of single

digits corresponding to all but the last digit in the filename. For

example an eBook of filename 10234 would be found at:

http://www.gutenberg.net/1/0/2/3/10234

or filename 24689 would be found at:

http://www.gutenberg.net/2/4/6/8/24689

An alternative method of locating eBooks:

http://www.gutenberg.net/GUTINDEX.ALL

\*\*\* END: FULL LICENSE \*\*\*